

LA REVUE REFORMEE

Proclamation

D. F. KELLY

Prêcher avec puissance la Parole (1)

1

Vie chrétienne

C. GENEVAZ

Peut-on perdre le salut?

15

R. VERCELLINO-ARIS

Le pardon: une résurrection

33

Des livres à lire

M. DROSNIN, «La Bible: le code secret» (R. Bergey)

54

O. CULLMANN, «La prière dans le Nouveau Testament» (A.-G. Martin)

A. BARDET, «Le pain du ciel dans le Christ Jésus» (A.-G. Martin)

Pour ne pas oublier un grand protestant du XIX^e siècle

S. LUDBROOK, Eugène Bersier (1831-1889)

59

Méditation pour Pâques

P. MARCEL, La haine du monde (Jean 17:14)

71

Réflexion théologique

G. BRAY, Crucifixion et résurrection

76

N° 198 – 1998/2 – MARS 1998 – TOME XLIX



La revue réformée

publiée par

l'association ***LA REVUE RÉFORMÉE***
33, avenue Jules-Ferry, F - 13100 AIX-EN-PROVENCE
C.C.P. Marseille 7370 39 U

Comité de rédaction:

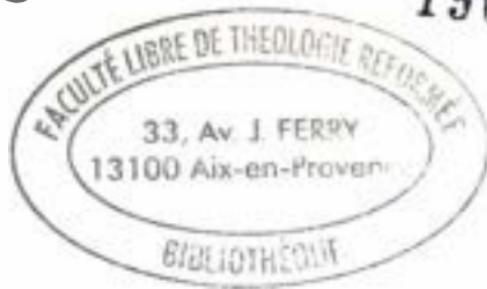
R. BERGEY, P. BERTHOUD, P. COURTHIAL, J.-M. DAUMAS,
M. JOHNER, H. KALLEMEYN et P. WELLS

avec la collaboration de R. BARILIER, W. EDGAR,
P. JONES, A.-G. MARTIN, A. PROBST, C. ROUVIERE

Editeur: Paul WELLS, D. Th.

LA REVUE RÉFORMÉE a été fondée en 1950 par le pasteur Pierre MARCEL.
Depuis 1980, la publication est assurée par la Faculté libre de Théologie réformée
d'Aix-en-Provence "avec le concours des pasteurs, docteurs et professeurs des Eglises
et Facultés de Théologie réformées françaises et étrangères".

LA REVUE RÉFORMÉE se veut "théologique et pratique";
elle est destinée à tous ceux – fidèles, conseillers presbytéraux et pasteurs –
qui ont le souci de fonder leur témoignage, en paroles et en actes, sur la vérité biblique.



PRÊCHER AVEC PUISSANCE LA PAROLE DE DIEU...?¹

2 Corinthiens 4: 1-6

Douglas F. KELLY*

La seule façon pour les ministres du Christ de tenir face aux terribles pressions de la société païenne moderne est de recevoir pleinement la grâce.

Prêcher avec puissance la Parole de Dieu est un sujet essentiel parce que la prédication de la Parole est au cœur du renouveau de notre héritage réformé et qu'elle seule peut faire avancer le salut du monde. En effet, partout où Dieu fait resurgir la foi dans son Eglise – en Amérique, en Afrique, en Australie, en Angleterre ou en France – il le fait grâce, pour une large part, à la prédication fidèle et inspirée de sa Parole. Si nous voulons que la foi salvatrice de Calvin, de Bèze, Marot, d'Aubigné et d'un nombre sans fin d'autres disciples produise une nouvelle lignée de disciples en France, il faut que se produise un véritable renouveau de la prédication de la Bible. ||

Avant d'aborder le texte de 2 Corinthiens 4, je souhaite répondre à une objection: «Comment la prédication de la Parole serait-elle la seule manière de trouver une solution aux énormes problèmes de notre société sécularisée, à la crise de notre culture, au désintérêt de nos contemporains pour le message biblique jugé d'un autre temps?» Cette objection, soufflée par le démon, ne reflète pas la réalité. Les foules ne refusent pas d'écouter le

*Le Dr Douglas F. Kelly est professeur au Reformed Theological Seminary de Jackson, Mississippi, Etats-Unis.

1. Ce texte est celui d'une des trois conférences données par D. F. Kelly, lors de la Pastorale de Dijon 1987. Le texte des deux autres paraîtra dans les prochains numéros de la revue.

message de la Parole, bien au contraire. En voici un exemple tiré de l'expérience que j'ai faite, il y a quelques années, à la Fondation Chalcédoine, en Californie, où j'ai travaillé comme rédacteur en chef du *Journal of Christian Reconstruction* (journal de la Reconstruction chrétienne).

Un jour, il a été décidé de consacrer un numéro de cette revue aux nouveaux ministères suscités par le souci de faire avancer le rétablissement, la reconstruction et la revivification du christianisme. Ces ministères sont destinés à essayer de stopper la dégénérescence de notre culture – pur produit de l'humanisme du siècle – et de l'inviter à se tourner vers la foi vivifiante en Jésus-Christ. Les enquêtes et les recherches menées à cette occasion nous ont fait découvrir des faits plus qu'encourageants. Nous avons rencontré de très nombreuses personnes de toutes les confessions et de tous les milieux: catholiques tridentins, intégristes de la mouvance conservatrice (Mgr Lefebvre, en Europe), chrétiens réformés de diverses tendances, des charismatiques, des aumôniers de prison, des enseignants dans des écoles chrétiennes noires, des personnes travaillant auprès des immigrants de langue espagnole, des représentants des mouvements du droit à la vie, etc.

Après avoir fait la synthèse de toutes les réponses, nous en sommes venus à nous poser la question: «Quel est l'élément moteur de toutes ces tentatives destinées à ramener notre culture au port d'attache de la foi chrétienne?» Et la réponse, à notre grand étonnement, a été la découverte qu'à la base de l'action de presque tous ceux qui travaillent dans des mouvements chrétiens, il y a une solide annonce de l'Évangile sous une forme ou sous une autre. C'est pourquoi il me semble possible d'affirmer, aujourd'hui, que même si l'action des Eglises ne peut pas se réduire à la seule prédication, partout où nous apportons la vie et la guérison, partout où le Royaume se construit et avance, l'Évangile est annoncé avec le soutien d'une intercession fervente. En un temps où deux courants contraires se disputent l'âme de tout homme – le sécularisme et le christianisme – rien n'apporte plus de bien, de lumière, de réconfort, de grâce à un chrétien que l'exercice d'un ministère de prédication de l'Évangile.

Que fait le sécularisme? Je vais prendre l'exemple d'un pays pourtant encore religieux et qui m'est cher: l'Ecosse. La devise de Glasgow au temps de la Réforme était: «Que Glasgow s'épanouisse par la prédication de la Parole!» Trois siècles plus tard, vers 1900, le Conseil municipal l'a réduite à: «Que Glasgow s'épanouisse!» L'Ecosse, la France, la Suisse ont accueilli la Réforme par la prédication de la Parole en un temps où l'on était habitué à écouter prêcher. Et de nos jours, «les masses» ne veulent plus écouter une prédication, comme on le faisait autrefois. Certes, aux XVI^e et XVII^e siècles, la prédication avait le grand avantage d'être la forme de communication la plus en vogue, la télévision, la radio et les journaux n'existant pas. Le professeur Christopher Hill, d'Oxford, un spécialiste de renom de l'histoire des puritains, remarque, en effet, que la ferveur qui entourait les prédicateurs puritains les plus populaires était, en tous points, comparable à l'adulation dont les vedettes du spectacle, du sport, etc., font l'objet aujourd'hui.

On comprend d'autant mieux que les prédicateurs de la Parole de Dieu n'ont plus l'audience et l'influence qu'ils avaient autrefois, si l'on ajoute que les médias donnent, en général, une image plutôt négative de l'action du ministère des chrétiens. Pourtant, ces mêmes médias reconnaissent que le pape Jean-Paul II et Billy Graham arrivent fort bien à se faire entendre des foules. Il n'est pas si sûr qu'ils soient des exceptions, comme on veut le faire croire. Des enquêtes récentes, faites aux Etats-Unis, ont montré que l'homme de la rue a généralement une vue plus positive des prédicateurs et de leur message que les médias ne le disent. C'est ainsi que les résultats d'un sondage d'opinion commandé par une compagnie d'assurances et portant sur les membres de différentes professions ont révélé un pourcentage surprenant d'appréciations positives, et donc de confiance, à propos des prêtres ou des pasteurs et de leur action; ce pourcentage est bien supérieur à ceux qui concernent les hommes d'affaires, les politiciens ou les hommes de communication.

Il est assez probable qu'il en serait de même en France. Pourtant si tel n'était pas le cas, je continuerais à maintenir que la Parole du Seigneur a autant de puissance aujourd'hui qu'hier pour retenir l'attention de ses auditeurs. Aussi est-il certain que

les prédictateurs qui l'annoncent en seront heureusement surpris dès aujourd'hui et demain. Vivre à la fin du XX^e siècle est un privilège même si la prédication n'est plus aussi populaire qu'au temps des Réveils. De nouvelles occasions se présentent à nous et de vastes secteurs de la culture humaniste et laïque de l'Occident commencent à se mettre à l'écoute de la Bonne Nouvelle. On ignore souvent qu'aux Etats-Unis, depuis la fin des années 70, la majorité des livres vendus ont trait à la religion, même si les grands journaux n'en font pas la recension ou ne signalent pas leur parution.

C'est pourquoi je me propose de vous donner quelques points d'ancrage qui vous permettront de renouveler votre vision de la prédication. Que l'Esprit saint aiguise nos visions en nous convainquant de l'énorme impact spirituel, personnel, social et culturel que peuvent avoir notre vie, notre prédication et notre prière pour transformer nos communautés. Oui, notre façon de vivre est importante si du moins nous nous donnons entièrement à l'effort de fidélité dans le travail et de persévérance dans l'annonce de la Parole de Dieu dans sa totalité.

L'historien Christopher Hill met en évidence, dans son livre *Société et puritanisme*, les effets fantastiques, mais décalés dans le temps, de la prédication des puritains au XVII^e siècle: au Parlement, dans les milieux d'affaires,... suscitant toute une série de réformes culturelles. Il en est encore ainsi aujourd'hui comme hier. Les effets de notre annonce de l'Evangile ne sont pas immédiatement visibles et c'est sans doute mieux ainsi: cela nous empêche de nous monter la tête en voyant les beaux effets de nos discours. Les prédictateurs que nous sommes sont des pécheurs comme n'importe qui d'autre!

Si notre prédication se fonde sur l'Ecriture, si elle est préparée dans la prière et si elle est prononcée par un personne soucieuse de mettre en pratique l'Evangile dans sa propre vie, elle sera puissante et capable de changer un pays – la France... – , de le transformer radicalement en le conduisant vers une complète restauration spirituelle.

Le message que nous devons annoncer

C'est pourquoi, ayant ce ministère, selon la miséricorde qui nous a été faite, nous ne perdons pas courage.

Nous refusons les cachotteries honteuses; nous ne nous conduisons pas avec fourberie et nous n'altérons pas la parole de Dieu. Mais en manifestant la vérité nous nous recommandons à toute conscience humaine devant Dieu.

Si notre Evangile est encore voilé, il est voilé pour ceux qui périssent; pour les incrédules dont le dieu de ce siècle a aveuglé les pensées, afin qu'ils ne voient pas resplendir le glorieux Evangile du Christ, qui est l'image de Dieu.

Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes; c'est le Christ-Jésus, le Seigneur, que nous prêchons, et nous nous disons vos serviteurs à cause de Jésus.

Car Dieu qui a dit: La lumière brillera du sein des ténèbres! a brillé dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de la gloire de Dieu sur la face de Christ. (2 Co 4:1-6)

Le contexte immédiat de ces versets est la deuxième épître aux Corinthiens, qui traite tout spécialement du ministère exercé par l'apôtre Paul. Le premier verset reprend le thème des premiers versets du chapitre précédent, dans lesquels Paul commence à défendre son action d'apôtre du Christ. On lui reprochait de ne pas être allé à Corinthe, d'avoir changé ses plans et d'être instable... Pour répondre à ces critiques il a écrit cette épître, qui est, en un sens, une défense de son ministère.

Ce faisant, Paul nous enseigne plusieurs vérités premières sur le ministère chrétien en général:

- Paul dit qu'il doit surmonter beaucoup de difficultés pour continuer son ministère.
- Il fait tout ce qui est nécessaire pour s'en tenir à la proclamation de l'Evangile.
- Paul explique d'où il tient le pouvoir de s'attacher si fermement à l'Evangile dans son ministère.

A) **Paul doit surmonter beaucoup de difficultés**

Paul est déterminé à rester dans son ministère quelles que soient les difficultés rencontrées. «Nous ne perdons pas courage» (v. 1). Ceux qui ont eu le privilège d'être en première ligne

sur le front du ministère pastoral comprennent bien l'apôtre lorsqu'il énonce les réalités qui font souffrir: être pressés de tous côtés, désemparés, persécutés, abattus, portant dans leur corps la mort de Jésus. Il est bien vrai que des fardeaux très lourds, des renoncements coûteux lui ont été imposés à cause de sa manière d'exercer son ministère.

Les ministères bibliques impliquent toujours un sacrifice. Samuel Rutherford, un puritain d'Ecosse, disait: «C'est celui qui se tient le plus près du capitaine qui est le plus sûr d'être la cible des archers.» Les meilleurs d'entre nous se sentent parfois tout près de défaillir et incapables de résister aux pressions dont ils sont l'objet. Cela fait spirituel d'affirmer «nous portons toujours avec nous dans notre corps la mort de Jésus»; sans doute, mais c'est plus facile à dire qu'à vivre! En faire l'expérience est très dur et inconfortable. Pourtant, malgré la pleine conscience qu'il a des souffrances que cela implique, Paul maintient qu'il reste dans son ministère; il refuse d'y faillir.

Il explique, ensuite, pourquoi il ne veut pas abdiquer, car il a reçu «ce ministère selon la miséricorde qui nous a été faite». Paul a rencontré Jésus-Christ ressuscité sur le chemin de Damas. Il a reçu le message de la grâce pour la première fois lorsqu'il s'est converti; et puis, chaque fois qu'il est passé par les morts à soi-même qui sont nécessaires pour qu'un ministère porte ses fruits, il a rencontré le Seigneur Jésus-Christ et il a vraiment vécu au bénéfice de la grâce du pardon attesté par la résurrection de notre Sauveur, toujours vivant. Son ministère l'a souvent conduit à être battu ou jeté en prison, mais au lieu de perdre pied peu à peu, il a continuellement reçu la grâce, à savoir le pardon de Dieu, la grâce de la résurrection, cette sphère de vie à laquelle il a été élevé et qui l'a continuellement gardé du découragement, empêché de renoncer et de quitter le service du Seigneur. La seule façon pour les ministres du Christ de tenir face aux terribles pressions de la société païenne moderne est de recevoir pleinement la grâce.

C'est pourquoi si nous traversons des temps difficiles, si nous connaissons des situations difficiles à vivre – critiques, tentations, échecs, souffrances –, nous ne voulons pas et nous ne pouvons pas renoncer et quitter notre ministère, *parce que nous*

continuons à recevoir la grâce. L'Esprit de Jésus-Christ ressuscité descend sur nous, les souffrants et les meurtris par nos échecs. Il nous remonte, il soigne nos blessures et nous console par la puissance de sa résurrection. Telle est la seule force qui puisse nous permettre de rester dans le ministère auquel Christ nous a appelés.

B) Paul s'en tient à la proclamation de l'Evangile

Quelles que soient les circonstances ou les occasions, Paul continue à exercer son ministère. Il se détourne de toutes les autres préoccupations pour se consacrer pleinement à la seule chose nécessaire:

Nous refusons les cachotteries honteuses; nous ne nous conduisons pas avec fourberie et nous n'altérons pas la parole de Dieu. Mais en manifestant la vérité nous nous recommandons à toute conscience humaine devant Dieu.

Cela veut dire que Paul s'attache à la vérité, à la Parole de Dieu. Et il ajoute:

Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes; c'est le Christ-Jésus, le Seigneur, que nous prêchons, et nous nous disons vos serviteurs à cause de Jésus.

Ainsi Paul n'adhère et ne s'attache qu'à la seule somme, qu'à la seule substance de l'Evangile: le Messie, le Seigneur Jésus-Christ.

Il ne faut pas bien longtemps, étant pasteur d'une communauté, pour se persuader que pour bien faire une chose, il faut en laisser d'autres de côté. Il convient d'établir des priorités, car il est impossible d'accomplir tout ce que chaque membre de la paroisse (ou vous-même) voudrait que vous fassiez. Notons que Paul, lui aussi, a dû renoncer (v. 2) à bien des choses pour se consacrer à l'Evangile et se concentrer sur l'accomplissement d'un ministère qui lui soit fidèle.

Paul s'abstient délibérément de toute manipulation de la Parole de Dieu. Il aurait pu être tenté – qui ne le serait, parmi nous, pauvres humains? – de fausser l'interprétation de la Parole,

de tordre le sens de celle-ci pour se rendre la vie plus facile, ou pour se présenter sous un meilleur jour, ou pour accroître son emprise sur ses auditeurs ou ses correspondants, ou pour leur plaisir. Quel est le prédicateur qui n'a pas à résister à cette forme de tentation? Paul y résiste et se donne pour tâche de présenter la Parole de Dieu et de l'expliquer telle qu'elle a été écrite dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle demande et dans ce qu'elle peut nous apporter.

Cela implique, naturellement, de soumettre les aspects cachés de sa vie à la discipline de la Parole. Paul expérimente la croix du Christ; il s'applique à lui-même le tranchant de «l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu» (Ep 6:17). Un saint ministre de l'Evangile du XIX^e siècle, l'Ecossais Robert M. M'Cheyne, avait l'habitude de dire au groupe de collègues réformés avec lesquels il se réunissait chaque lundi: «Frères, nous devons prier Dieu pour qu'il fasse d'abord en nous ce que nous voudrions qu'il fasse dans nos paroissiens.» R. M. M'Cheyne, tout comme l'apôtre Paul, soumettait sa propre vie à la discipline de la croix et un grand réveil s'en est suivi dans son Eglise, en 1842. Paul s'est placé sous la discipline de cette même Parole qu'il cherchait à annoncer au monde. Plus on se laisse discipliner par la Parole, plus notre compréhension s'en trouve stimulée et plus forte est notre résolution de lui obéir fidèlement et de la répandre autour de nous.

L'apôtre Paul se lie à l'Evangile, il écarte la tentation de le diluer pour plaisir aux pécheurs de son troupeau et faciliter ainsi l'exercice de son ministère. Il refuse «les cachotteries honteuses», les choses malhonnêtes, appliquant en cela ce qu'il écrit déjà dans l'épître aux Romains:

Je n'ai pas honte de l'Evangile; c'est une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit. (1:16)

Paul place son principal sujet de fierté dans ce que la Parole accomplit et, pour cela, il accepte d'être *vulnérable* afin qu'elle travaille en lui et qu'ensuite il la transmette telle qu'il l'a reçue aux communautés évangéliques auxquelles il s'adresse, sans l'altérer pour leur plaisir.

Paul fait plus pour la diffusion de l’Evangile: il tient ferme dans son attachement à la Parole même si on la rejette autour de lui.

Si notre Evangile est encore voilé, il est voilé pour ceux qui périssent; pour les incrédules dont le dieu de siècle a aveuglé les pensées, afin qu’ils ne voient pas resplendir le glorieux Evangile du Christ, qui est l’image de Dieu. (2 Co 4:3-4)

Ailleurs, Paul compare la diffusion en nous de la connaissance de Dieu à celle des senteurs douces de l’encens, comme il devait s’en répandre, dans les rues de la Rome antique, à l’occasion des parades organisées pour le triomphe d’un général vainqueur. Paul explique qu’il peut y avoir deux réactions opposées à ce parfum: pour les uns, c’est une bonne odeur, «une odeur de vie, donnant la vie», et pour les autres, «une odeur de mort, qui mène à la mort» (2 Co 2:16).

Comme il est étrange qu’une même substance, un même parfum suscite des réactions tellement opposées! Il en est ainsi pour notre prédication, comme j’en ai fait l’expérience, lors d’un culte. J’ai vu une personne passer de la mort à la vie au cours du sermon; elle était devenue tout à coup capable de sentir, de humer le parfum de la prédication du Christ et d’y trouver la douceur même de la vie. Mais, ô contraste, au même moment, une autre personne a été irritée par le même sermon et est rentrée chez elle déçue par le prédicateur.

Au chapitre 4 de la seconde épître aux Corinthiens, Paul utilise une autre image, celle de la lumière, mais l’idée reste la même qu’au chapitre 2. Certains voient la lumière, ils perçoivent le visage de Jésus, resplendissant de la beauté et de la gloire divine, et ils adhèrent profondément, en leur cœur, au plan de salut de Dieu, qui passe par la croix. Mais ce qui resplendit aux yeux des uns est totalement voilé aux autres, même s’ils sont très intelligents; ou bien, s’ils voient, ce qu’ils voient les met en colère. Frères pasteurs, ministres de l’Evangile, si votre prédication n’irrite jamais personne, il y a probablement quelque chose qui ne va pas dans votre façon de prêcher.

Que faites-vous si des membres de votre Eglise rejettent votre prédication et vous en veulent peut-être pour ce que vous avez

dit? Allez-vous quitter le ministère ou bien accepterez-vous de diluer les vérités qui dérangent ou offensent vos auditeurs? Bien sûr que non! Avec l'aide de la grâce de Dieu, vous ferez exactement comme l'apôtre Paul: vous en tenir fermement à l'Evangile envers et contre tout.

Face au refus de l'Evangile – rejet de la divinité du Christ, du salut apporté par la sang de l'Agneau... – et lorsque le découragement nous guette, relisons le verset 4 qui explicite la véritable raison de ce refus. Derrière lui, il y a le dieu de ce siècle, dont l'action empêche un homme ou une femme de recevoir le Christ, car l'Evangile est plein de bon sens, il est raisonnable, logique et... merveilleux.

Etre justifié devant Dieu par le pardon qu'il nous a accordé, être en communion avec Dieu par le Saint-Esprit, savoir que nos prières ne restent pas sans réponse, voir la main de Dieu modeler notre vie et celle de tous ceux qui nous entourent, être pleinement assuré que Dieu nous aime et qu'il ne nous abandonnera jamais... tout cela est tellement beau et désirable qu'il faut vraiment tout l'arsenal de la puissance du diable pour aveugler l'entendement humain. En tant que calviniste, je sais que l'esprit de l'homme est faillible et qu'il est incapable de croire à moins que le Saint-Esprit ne l'ait régénéré... Le texte nous dit que c'est l'œuvre du démon qui empêche les hommes de voir la lumière, de sentir la douceur du parfum de Jésus-Christ. Aussi Paul nous dit-il: «Je persiste dans ma prédication quand Satan est à l'œuvre.»

Si nous nous exprimions sur la façon dont nous voyons Satan à l'œuvre pour contrecarrer l'exercice de notre ministère, pour nous détourner de prêcher la Vérité, nous ne ferions pas preuve d'un complexe de persécution. Tout comme Paul, il faut continuer à annoncer la Parole de Dieu, que les attaques soient directes ou plus fréquemment indirectes (votre façon de vous habiller, votre accent, votre entourage familial...). Vous serez harcelés de bien des façons, mais vous résisterez avec l'aide du Seigneur, lui demandant de nous accorder la grâce de discerner au-delà des manifestations extérieures d'hostilité le véritable besoin spirituel qu'elles recouvrent et de nous aider à traiter les opposants en frères en qui il y a le germe de la conversion. Parmi ceux qui résistent aux débuts d'un ministère fidèle dans l'annonce

de la Parole, il y en aura qui se convertiront tôt ou tard. Dieu retourne un certain nombre de ces adversaires et barre ainsi la route à Satan; «l'homme fort a été lié», le Saint-Esprit est venu agir et a tiré de leur geôle les prisonniers de Satan pour les attacher au Corps du Christ.

Face à l'activité bien réelle du Diable, il faut continuer à proclamer la vérité, se demander comment faire du bien à ses adversaires, prier sans cesse pour eux et, surtout, ne pas briser la communication avec eux. Soyez convaincus, en tenant ferme à l'Evangile, que Dieu va travailler en son temps. Cette conviction est une grande aide pour conserver un bon équilibre psychologique, garder un certain sens de l'humour et poursuivre sa mission puisque «vous avez reçu la grâce».

C) Paul explique d'où il tient le pouvoir de s'attacher si fermement à l'Evangile

Car Dieu qui a dit: La lumière brillera du sein des ténèbres! a brillé dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de la gloire de Dieu sur la face de Christ. (v.6)

Par la conjonction *car*, nous avons l'explication de l'attachement de Paul à l'Evangile et, lorsqu'il se présente lui-même, de sa constante référence à l'état de serviteur, d'esclave du Seigneur Jésus: le Seigneur Jésus a illuminé le cœur de Paul, son âme et même son visage. En Jésus-Christ ressuscité, notre Sauveur crucifié, qui règne pour notre salut, Paul a vu resplendir la gloire de Dieu. Cela est si frappant que plusieurs exégètes ont émis l'idée que la faiblesse de la vue de Paul était la conséquence de sa vision du Christ ressuscité sur le chemin de Damas. Vrai ou faux, impossible à dire, mais il est certain que Paul a vu la gloire de Dieu sur le visage de Jésus-Christ; celle qui émanait de la nuée lumineuse et surnaturelle de la *Shekinah*, précédant le tabernacle de l'arche de l'Alliance, lors de la marche des Israélites dans le désert; celle qui resplendissait dans le saint des saints du temple de Salomon. Cette nuée prodigieuse manifestait la présence de Dieu.

Le prologue de l'évangile de Jean le dit bien: «La Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous.» La Parole de Dieu, le

logos, la seconde personne de la Trinité, a planté sa tente parmi nous. Dieu est devenu un homme sans cesser d'être Dieu. La plénitude de la réalité de Dieu est venue habiter, s'incarner dans le corps et la personnalité de Jésus.

Cette gloire divine a généralement été cachée pendant les jours de la vie terrestre de Jésus, de sa vie d'humiliation. Comme l'a écrit Paul dans sa lettre aux Philippiens (2:1-9): «Il s'est humilié lui-même en devenant obéissant jusqu'à la mort, la mort sur la croix» et Dieu l'a ensuite «souverainement élevé». Son corps a quitté le séjour des morts pour la gloire de Dieu. Jésus est maintenant l'homme dans la gloire et il règne souverainement de son trône. C'est ce Jésus en gloire qui a fait passer Saul de Tarse «des ténèbres à son admirable lumière». Christ aimait Paul dès avant la création du monde puis, les temps étant accomplis (Ga 4:4), il est mort sur la croix pour les péchés de l'apôtre, avant de faire luire la lumière de sa gloire et de son salut sur le visage et l'âme, enténébrés et perdus, de Paul. Le Seigneur Jésus a sauvé Paul pour l'appeler au ministère de la prédication.

C'est pourquoi, quelles que soient les circonstances, Paul tiendra toujours au ministère de la Bonne Nouvelle, parce qu'il a vu la gloire de Dieu sur le visage resplendissant de Jésus. Et cette gloire régénératrice était si belle que Paul n'a pas pu la garder pour lui seul. Il fallait qu'il la partage autour de lui dans le monde, en exerçant ce ministère de la Parole: dire au monde, dire à sa génération – en s'usant à parcourir les routes de terre et de mer, partout, dans les synagogues comme dans les prisons –, parler à tous de la gloire de Dieu sur le visage de Jésus-Christ, dire la transformation merveilleuse que cette gloire apporte à la vie et à la personne des pécheurs. Paul s'est donné tout entier à sa tâche, proclamant partout l'Evangile, cette Bonne Nouvelle qu'un pécheur peut regarder la gloire de Dieu sur le visage de son Fils et commencer une vie nouvelle. Tel est aussi le seul but du ministère chrétien.

Nous devons prêcher sans cesse et en tous lieux cette Bonne Nouvelle que contient chaque portion des Ecritures inspirées. Lorsque les vérités de l'Ecriture sont proclamées par un prédicateur fidèle et portées par les prières des saints, la gloire du Christ descend sur les communautés et illumine leurs membres.

La deuxième épître de Paul aux Corinthiens précise ce qui arrive à un homme, ou à une femme, lorsqu'il, ou elle, a vu la gloire de Dieu sur le visage de Jésus:

Nous tous, qui le visage dévoilé, reflétons comme un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur, l'Esprit. (3:18)

Si cela est vrai et pour que cela devienne réalité, comment hésiterions-nous, nous qui avons été appelés au ministère, à payer le prix, quel qu'il soit, pour vivre et prêcher cet Evangile de grâce et de gloire?

**DEUX NOUVEAUTÉS
AUX ÉDITIONS KERYGMA**

33, av. Jules Ferry F – 13100 Aix-en-Provence,
CCP: Marseille 2820 74 S

– 1°) *Les trois Déclarations de Chicago*
(1978, 1982, 1986) 30 F
(franco 38 F)

Le statut de la Bible et ses implications:
la nature, l'interprétation et la mise en pratique de la foi
biblique

(A l'intention des abonnés de *La Revue réformée*:
ce texte a été publié dans le N° 98/1 de la revue.)

– 2°) *Jésus-Christ, le seul bon gourou*
une brochure de Jacques Buchhold et Peter Jones 20 F
(franco 25 F)

PRIÈRE

Seigneur Jésus, je veux te louer d'avoir, par ton sang précieux, payé tout le prix de mon salut. Pardon d'avoir pu douter de la suffisance de ton sacrifice à la croix pour me racheter et sauver pleinement. Pardon d'avoir imaginé qu'il fallait ajouter une œuvre de ma part: même le fait d'avoir cru en toi n'est pas mon œuvre, mais celle de ton Père en moi, selon tes propres paroles. Pardon d'avoir tellement de peine à concevoir l'absolue gratuité de ton salut.

Merci, Saint-Esprit, de me convaincre encore que je suis, par ma seule foi en Jésus, définitivement entré dans le salut. Merci de m'avoir scellé. Viens désormais continuellement me remplir!

Gloire à toi, Père, de m'avoir choisi de toute éternité, en considération de l'œuvre de ton Fils que j'ai eu le privilège de laisser un jour entrer dans ma vie. Merci de m'avoir donné à Lui pour vous appartenir et vous servir à jamais, Trinité sainte, dans la joie, l'obéissance et l'amour. Amen.

C. Genevaz

PEUT-ON PERDRE LE SALUT?

Christophe GENEVAZ*

Trop de chrétiens sont encore aujourd'hui troublés à l'idée de «perdre le salut». Cette expression, quoique absente de la Bible, tire sa légitimité de certains de ses passages. Le présent article a pour objectif:

- d'introduire à la question du salut sans évacuer des versets qui semblent *a priori* contredire notre thèse, à savoir qu'un croyant ne peut en aucun cas perdre son salut;
- de mettre en évidence le fondement de notre espérance: la foi, dont une juste compréhension dissipe toute inquiétude, la foi comme «ferme assurance (ou certitude) de ce qu'on espère» (Hé 11:1).

En préliminaire, il faut noter que le problème évoqué ne se pose pas vraiment aux nouveaux convertis, tout à la joie de leur «lune de miel» avec le Seigneur. Il n'intéresse que les croyants déjà mûris dans la foi, en butte aux épreuves, tentations et questions inhérentes à la vie chrétienne dans la durée.

I. La foi sauve

La Bible est catégorique sur ce point: Dieu a le désir et le pouvoir de sauver sans réserve tous ceux qui sincèrement le recherchent:

Tournez-vous vers moi et vous serez sauvés, vous tous qui êtes aux extrémités de la terre (Es 45:22).

Quiconque invoquera le nom de l'Eternel sera sauvé (Jo 3:5).

* C. Genevaz est pasteur de l'Eglise Réformée de France et aumônier de la Marine à Toulon.

Comment donc invoqueront-ils celui en qui ils n'ont pas cru? (Rm 10:13).

(Jésus) peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui (Hé 7:25).

Jésus (Yavhé sauve) incarne et réalise en sa propre personne (par son nom) tout le sens des promesses bibliques de salut. Le nom de Jésus (*Yechoua*) apparaît d'ailleurs en filigrane dans tous les passages où il est question de salut dans l'Ancien Testament.

Croire, c'est accepter d'être personnellement uni de cœur à Jésus, en osant le «confesser de la bouche» (Rm 10:10). La foi confessée ouvertement suffit à nous garantir le salut et la vie éternelle:

Quiconque croit en lui ne sera point confus (Rm 10:11).

Celui qui a le Fils a la vie; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. Je vous ai écrit ces choses, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu (1 Jn 5:12-13).

Le mot «salut» ne désigne pas une réalité statique, mais le mouvement même de l'existence croyante, depuis le point initial qu'est la conversion: passage de la mort spirituelle à la vie éternelle, de l'esclavage du péché à la liberté de l'Esprit, processus de guérison, continue restauration de l'âme par la Parole et la prière; achèvement de la destinée personnelle et communautaire dans la résurrection physique et la Jérusalem céleste. Ainsi, le salut complet se présente en forme dialectique:

- d'une part, nous sommes déjà sauvés, «assis dans les lieux célestes» (Ep 2:6);
- d'autre part, nous attendons encore la pleine manifestation de cette réalité déjà acquise: «c'est en espérance que nous sommes sauvés» (Rm 8: 24). «Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté» (1 Jn 3:2).

La foi seule suffit pour obtenir le salut dont Dieu est entièrement l'auteur. En Romains 10: 1, Paul écrit: «Ma prière à Dieu, c'est qu'ils soient sauvés». Pourquoi ses parents juifs ne sont-ils pas encore sauvés? Parce qu'en «cherchant à établir leur propre justice, il ne se sont pas soumis à la justice de Dieu».

L'obstacle à l'acquisition du salut surgit quand l'homme religieux prétend apporter sa propre contribution à l'action salvatrice de Dieu, accomplir la Loi divine par ses propres forces, au lieu d'avouer son échec radical et, ensuite, s'abandonner avec humilité à la grâce, croyant simplement que Jésus a tout accompli pour nous, jusqu'à la croix. C'est là que le Christ a payé tout le prix de nos transgressions de la Loi, en versant son sang qui nous purifie de tout péché, à condition que nous y croyions. L'Evangile, la bonne nouvelle, tient en une seule déclaration solennelle: «Je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités.» (Hé 10:17) Tel est le sens de la nouvelle alliance par le sang de Jésus-Christ: tous ceux qui croient en lui sont délivrés de toute condamnation. En effet, Dieu les regardant, non plus en eux-mêmes, mais à travers le sacrifice de son Fils, peut les déclarer «justes». Si nous croyons vraiment que le sang de Jésus suffit à effacer l'entièr^e dette de toutes nos fautes, passées, présentes et à venir, nous pouvons être certains de la pérennité de notre salut.

II. La foi qui sauve est celle qui dure

La foi, étant le moteur de notre engagement à la suite du Christ, s'inscrit dans la durée. Celle-ci constitue le meilleur test quant au sérieux de notre foi. C'est l'un des grands enjeux de l'épître aux Hébreux:

Nous sommes devenus participants de Christ, pourvu que nous retenions fermement jusqu'à la fin l'assurance que nous avions au commencement (3:14).

Un manque d'assurance est le signe d'un manque de foi. «N'abandonnons pas notre assurance, à laquelle est attachée une grande récompense» (10:35). En fait, le croyant n'a plus le choix: ou bien, il continue à vivre par la foi après avoir cru, ou bien, *théoriquement*, il cesse d'être croyant en se retirant de la foi.

Et mon juste vivra par la foi; mais, s'il se retire, mon âme ne prend pas plaisir en lui (...) nous, nous ne sommes pas de ceux qui se retirent pour se perdre, mais de ceux qui ont la foi pour sauver leur âme (10:38-39).

Vivre *par la foi*, voilà le secret. Aucun doute quant à l'acquisition de son salut n'est permis au croyant, c'est-à-dire à celui

qui, justifié par la foi, en vit chaque jour dans sa relation personnelle au Seigneur.

La vraie question reste donc celle-ci: peut-on, en pratique, après s'être sérieusement engagé dans la foi, cesser de croire un jour? Bible en main, nous pensons pouvoir affirmer que *non*. Nombreux sont les passages où il apparaît que la caractéristique du «fidèle» est la continuité dans l'engagement de foi¹.

i) Examen de quelques textes

L'épître aux Hébreux s'occupe non pas de savoir si l'on peut «perdre la foi» mais si, dans les premières assemblées judéo-chrétiennes, certains vont enfin se décider à sortir de leur état d'incrédulité:

Prenez garde, frères, que quelqu'un de vous n'ait un cœur mauvais et incrédule, au point de se détourner du Dieu vivant (3:12).

L'exhortation s'adresse à celui qui, croyant déclaré au milieu des frères, n'est en réalité qu'un faux croyant puisqu'il conserve un «cœur mauvais et incrédule»: sa nature profonde n'a pas encore été changée, il n'a pas encore expérimenté la réalité de la nouvelle alliance. La référence au péché de rébellion des Hébreux dans le désert est transparente: familièrement et par tribus embarqués dans l'exode hors de l'esclavage vers la liberté, beaucoup étaient intérieurement restés esclaves de l'Egypte et profondément incrédules. C'est cette incrédulité qui, seule, les a empêchés d'entrer dans le repos de Dieu. Car ce repos n'est donné qu'à ceux qui, délaissant toute résistance intérieure, s'abandonnent à la grâce en Dieu.

Mais la résistance qui persiste dans le camp de Dieu ne peut qu'entraîner les sanctions de l'alliance. Les exhortations disciplinaires de l'épître aux Hébreux ont donc pour objectif, non de troubler les croyants, mais d'interpeller les incrédules. Ce sont ceux-ci qui, subsistant au sein des assemblées chrétiennes, constituent autant de fauteurs de troubles. Leur responsabilité apparaît d'autant plus lourde qu'ils ont déjà *goûté aux grâces du Saint-Esprit* dans l'assemblée, expérimenté l'amour jaillissant

1. Ainsi Ap 17:14: «les appelés, les élus et les fidèles». Pour les auteurs inspirés, il ne peut y avoir qu'une seule catégorie de croyants: celle des fidèles par opposition à celle des infidèles (cf. 1 Co 6:15: quelle part a le fidèle (croyant) avec l'infidèle (incroyant)?).

d'une vraie communion fraternelle. Ayant été personnellement confrontées à l'amour et à la vérité du ressuscité, ces personnes font pourtant mine de ne pas comprendre. Leur désir est seulement de continuer à profiter des bienfaits de la céleste pluie (cf. Hé 6:7), de tous les avantages de la vie ecclésiale... sans repentance et sans véritable engagement de cœur avec Jésus.

Pourquoi est-il dangereux de rester incrédule dans le camp de Dieu? Parce que cette incrédulité ne peut que virer à l'*apostasie*, c'est-à-dire au rejet haineux et actif, souvent bien caché derrière une belle façade religieuse, de la personne même de Jésus-Christ. Dieu, voyant le cœur de plusieurs récalcitrants au bord de l'*apostasie*, les avertit encore dans sa miséricorde:

Il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don céleste, qui ont eu part au Saint-Esprit, qui ont goûté la bonne parole de Dieu et les puissances du siècle à venir, et qui sont tombés, soient encore renouvelés et amenés à la repentance puisqu'ils crucifient pour leur part le Fils de Dieu et l'exposent à l'*ignominie* (Hé 6: 4-6).

La Parole dit bien: «Qui ont eu part au Saint-Esprit» et non pas: «qui ont été scellés du Saint-Esprit». Voilà ce qui crée la différence entre le croyant authentique, propriété définitive de Dieu (symbolisée par le sceau), et le croyant de nom, dont la chute est inévitable s'il s'obstine à louvoyer entre foi et incrédulité. Il est capital de repérer que cette chute mentionnée au verset 6 est bien l'*apostasie*, qui n'a rien à voir avec une quelconque *chute morale*. Elle ne saurait même pas se confondre avec la passagère faiblesse de celui qui, sous la torture, renie verbalement son Seigneur. Ses larmes de repentance en seront d'ailleurs ultérieurement la preuve: songeons au reniement de Pierre.

En Hébreux 10: 26-31, l'auteur démasque l'hypocrisie pharisiennne de celui qui, refusant d'envisager la purification de ses péchés par le sang de Jésus, prétend néanmoins continuer à s'approcher tel quel de Dieu. Cela revient à «pécher volontairement»: si on rejette la grâce qui est en Christ, «après avoir reçu la connaissance de la vérité, il ne reste plus de sacrifice pour les péchés». C'est-à-dire que tout essai d'autojustification morale et religieuse est par avance déclaré nul et non avenu devant Dieu. Aux «rebelles» à la grâce, il ne reste plus que «l'attente terrible du jugement et l'ardeur d'un feu qui (les) dévorera». Le dédain du

seul moyen de salut pour toute l'humanité, du seul autel valable au yeux du Père céleste – celui du sacrifice unique et parfait de son Fils – constitue en vérité un «outrage à l'Esprit de la grâce», lorsqu'en «profanant le sang de l'alliance» on «foule aux pieds le Fils de Dieu». On peut se demander si, aujourd'hui, une telle apostasie ne guette pas ceux qui, tout en se réclamant de Jésus-Christ, préconisent ouvertement des alliances et des prières inter-religieuses «pour le bien et la paix de l'humanité»².

ii) Résumé

Nous pouvons maintenant mieux saisir pourquoi l'expression non biblique «perdre la foi» est inadéquate. Ces versets évoquent le fait que certains membres des Eglises, à un moment donné, choisissent délibérément de s'écartier de la foi (comme du seul port d'attache ou du seul navire capable de mener à bon port) en essayant d'entraîner dans cet écart, ou ce naufrage, d'autres membres des mêmes assemblées. Ces personnes, dont l'attitude pourrait être qualifiée de déviante ou sectaire, ont-elles jamais possédé la vraie foi?³

Par conséquent, même en admettant que quelqu'un puisse affirmer sincèrement «j'ai perdu la foi», la question de la nature de cette *foi* resterait posée. Jacques 1:3 nous paraît apporter une réponse définitive: «L'épreuve de la vraie foi produit la persévérence.» L'absence de persévérence est donc un signe indubitable d'absence de la vraie foi, car celle-ci consiste à *demeurer* en Christ⁴.

Telle est aussi l'une des leçons qu'on peut tirer de la parabole du semeur. Dans l'explication privée qu'en donne Jésus, il

2. 2 Pierre 2 donne une description de l'apostasie voisine des évocations de l'épître aux Hébreux, ou en tout cas dans le même esprit. L'annonce de l'apparition de «faux docteurs» avec leur cortège de disciples au sein même des Eglises, a pour but d'exercer la vigilance des croyants véritables.

3. Il est permis d'en douter vu le contexte et dans la mesure où l'authenticité de la foi se vérifie aux *fruits* qu'elle produit dans la vie personnelle, comme Jésus l'a clairement dit (Mt. 7:15-20); pensons aussi à Jacques (1:14-26), qui propose un test de la foi par les œuvres de justice qui en jaillissent normalement. La mauvaise conscience (ou le doute quant à la véracité des promesses de l'Evangile), la séduction des richesses ou des fausses doctrines sont des pièges dans lesquels tombent forcément les personnes incertaines, incapables d'effectuer «le saut de la foi», comme disait le philosophe chrétien Kierkegaard.

4. Cf. Jn 15:4 et 1 Jn 2:28.

s'avère que pour ceux qui sont semés «le long du chemin (...) le diable vient, et enlève de leur cœur la parole, de peur qu'ils ne croient et soient sauvés» (Lc 8:12). On voit bien que la foi suffit à sauver, pourvu qu'il s'agisse d'une foi persévérande, comme l'indique la suite: «ceux qui sont sur le roc, ce sont ceux qui, lorsqu'ils entendent la parole, la reçoivent avec joie; mais ils n'ont pas de racine, ils croient pour un temps, et ils succombent au moment de la tentation.» (v. 13) En effet, l'illusion d'avoir la foi ne peut que disparaître face aux épreuves de la vie: «à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il croit avoir» (v.18). Seul un semblant de foi peut être perdu, et jamais la foi elle-même! Car il est impossible de perdre ce qu'on n'a pas.

III. La foi qui sauve implique une vraie connaissance

La foi est l'accueil de Jésus lui-même, lorsqu'il vient à nous dans sa Parole. Affirmer que la foi seule nous sauve revient à reconnaître en Jésus l'unique Sauveur:

La foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole de Christ (Rm 10:17).

Il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné parmi les hommes, par lequel nous devions être sauvés (Act 4:12), a dit Pierre devant le sanhédrin. Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, a dit Paul à son geôlier (Act 16:31).

Sauvé sans aucune réserve ni sous-entendu!

«Il n'y a plus aucune condamnation pour ceux qui sont en Christ» (Rm 8:1). *La vraie foi nous place définitivement en Christ* au sens où elle nous fait «revêtir le Christ» (cf. Ga 3:27), ce dont le baptême est le signe. L'image biblique assez fréquente du vêtement blanc des rachetés illustre la même réalité spirituelle. Or la seule chose qui puisse motiver une exclusion hors de la présence de Dieu, c'est le refus délibéré de revêtir cet habit qui est le cadeau de l'amour.

Dans la parabole des invités aux noces (Mt 22:11-12), nous voyons illustré l'affront que constitue ce rejet de l'amour gratuitement offert, ce refus de croire et d'honorer le Fils, qui va de pair avec une prétention au droit de jouir quand même de toutes

les faveurs célestes, en participant au repas du Seigneur sans ce vêtement de noces. Celui-ci symbolise aussi la vraie louange, expression de la joie qu'on éprouve à se savoir définitivement uni au Christ. Ici encore, le péché par excellence reste l'incrédulité des personnes de *l'intérieur*, de celles qui, ayant déjà une vie ecclésiale, ne veulent pas voir en face qu'il y a un réel danger à rester dans un état de nudité spirituelle en présence de Dieu.

Avec *la parabole des dix vierges*, nous avons un autre excellent moyen d'éprouver la solidité de notre argumentation. Question: les cinq vierges folles, finalement rejetées, font pourtant bien partie de l'Eglise? Oui, sans aucun doute. Mais nous allons bientôt voir en quoi elles ne sont pas membres du corps du Christ, de l'Eglise en tant qu'épouse. Les cinq folles sont du peuple de Dieu au sens où en Israël comme dans les Eglises chrétiennes, chacun peut largement bénéficier des grâces du Seigneur: connaissance de la Bible, richesse d'un patrimoine et d'un héritage spirituel, culturel et même matériel, accès à certaines protections et valeurs morales, etc. Mais tout cela ne peut pas faire oublier qu'il y a toujours un moment où chaque membre du peuple de Dieu se sent invité à faire une démarche personnelle pour entrer dans une relation nouvelle avec le Seigneur.

En Matthieu 25, la folie des cinq vierges consiste en une négligence pure et simple à effectuer ce pas décisif vers une connaissance personnelle et approfondie de Dieu. Ces cinq-là se contentent de garder tout l'héritage spirituel dans une petite lampe qui va les éclairer *pour un temps!* Leur folie gît dans l'absence de réserve, de communion vivante avec le Père et le Fils par le Saint-Esprit (l'huile), qui peut seul alimenter notre vie spirituelle, notre vie de prière! Toutes les vierges s'endorment quand la nuit est trop avancée... la seule différence réside alors dans la présence où l'absence de réserve qui symbolise cette relation personnelle à Dieu par le Saint-Esprit.

L'Eglise, avec toute sa richesse spirituelle, ne saurait remplacer mon expérience, ni suppléer à mon manque d'obéissance. La déclaration finale «je ne vous connais pas» (v. 12) ne fait que révéler ce fait tragique: les vierges insensées, religieuses de tradition, mais tièdes de cœur, car imbues de leur qualité de membres du peuple de Dieu, n'ont jamais cherché une vraie rela-

tion personnelle avec lui. Après lui avoir trop longtemps fermé la porte de leur cœur, elles voient arriver le moment où, pour elles, la porte de la grâce se ferme à son tour.

IV. La persévérance: une condition?

Beaucoup de passages bibliques présentent la persévérance de la foi comme la *condition* de l'acquisition du salut pour ceux qui ont déjà cru: ainsi Luc 21:12: «Par votre persévérance vous sauverez vos âmes.» A côté des exhortations concernant spécialement les croyants de nom qui subsistent dans les Eglises, nous trouvons énormément d'exhortations à l'évidence adressées aux vrais disciples de Jésus, concernant la vigilance, la lutte contre le péché, contre les fausses doctrines, etc. Tout se passe comme si le *danger* qui guette les croyants à chaque instant était bien réel. Effectivement, l'adversaire n'utilise jamais contre nous de «cartouches à blanc»! Notre premier ennemi est d'ailleurs notre «vieux moi» avec ses tendances égoïstes naturellement contraires à celles de l'Esprit. Marcher par l'Esprit, pour ne pas assouvir les désirs charnels qui pourraient nous entraîner dans la mort spirituelle, tel est le lot normal de tout croyant.

Prenez garde à vous-mêmes, de crainte que vos cœurs ne s'appesantissent par les excès du manger et du boire, et par les soucis de la vie (Lc 21:34).

Si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez (Rm 8:13).

L'autre danger qui nous menace est celui de la séduction par les faux prophètes, faux messies, faux évangiles:

Prenez garde d'être séduits... (Lc 21:8).

Je vous rappelle, frères, l'Evangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu (...) et par lequel vous êtes sauvés, si vous le retenez dans les termes où je vous l'ai annoncé; autrement, vous auriez cru en vain (1 Co15:1).

La grâce, en effet, n'est opérante pour nous que si nous restons dans la foi, attachés au seul Evangile de Jésus-Christ.

Est-ce à dire que, parce que nous aurons à vivre jusqu'au bout un combat bien réel contre la chair, le monde et le diable, notre salut n'est pas assuré? Tout au contraire: nous sommes certains

de réussir en fin de compte parce que, dans ce combat, ces épreuves, Dieu (*Emmanuel*) est avec nous, et qu'il nous fait l'honneur de venir partager notre histoire individuelle et collective, dans la mesure où nous sommes son corps militant ici-bas. Les exhortations adressées aux élus ne sont là que pour les rappeler à la réalité quotidienne de leur incarnation: *la vie de foi est une vie réelle*, avec tous les risques et les difficultés que cela suppose. *Pourtant nous sommes assurés de la victoire finale*, par-delà tous les échecs et toutes les défaites temporaires: pas un seul des enfants de Dieu ne se perdra. Par exemple à propos des faux christs et des faux prophètes, Jésus dit significativement: «Ils feront de grands prodiges et des miracles, au point de séduire même les élus, s'il était possible» (Mt 24:24). Mais justement cela n'est pas possible, grâce à Dieu !

Les exhortations et avertissements comportant les conjonctions de subordination «pourvu que», «si du moins» sont là, non pour introduire le doute dans l'esprit des fidèles, mais pour les aider à se situer dans leur communion personnelle et quotidienne avec le Seigneur⁵. La Bible fonctionne comme un miroir de l'âme. Celui-ci sert, d'abord, à s'examiner soi-même pour savoir si oui ou non l'on est «dans la foi» (2 Co13:5), laquelle se traduit en actes (Jc 1:22-25). Ce miroir nous montre ensuite les choses dont il faut se repentir, alors même que Christ est déjà en nous⁶.

L'exercice de la piété fait, en ce sens, partie de la pleine et concrète réalisation de notre salut. Avoir peur de perdre celui-ci, parce qu'il faut vivre par la foi chaque jour, n'est donc absolument pas normal pour un chrétien! Le mauvais argument de la perte possible du salut doit entièrement s'effacer devant l'authentique prédication biblique de la sanctification, de la persévérance assurée des croyants par la foi.

5. Deux cent cinquante environ dans la Bible à propos de choses qui, de près ou de loin, se rapportent au salut.

6. Dans l'introduction à sa traduction de la Bible, Darby note opportunément que les conditions, les «si» se rapportent spécialement au voyage du peuple élu au désert, type de l'existence chrétienne ici-bas. «Pour ceux qui ont la foi et la vie, on trouve avec les «si» la promesse d'être gardés jusqu'au bout, de sorte que pour la foi, il n'y a pas d'incertitude: mais dans le désert, il s'agit de relations expérimentales avec un Dieu vivant, et non d'une œuvre accomplie.» (*La Bonne Semence*, 1970, XV)

La justice du juste ne le sauvera pas au jour de sa transgression... le juste ne pourra pas vivre par sa justice au jour de sa transgression. Lorsque je dis au juste qu'il vivra, s'il se confie dans sa justice et commet l'iniquité, toute sa justice sera oubliée, et il mourra à cause de l'iniquité qu'il a commise. (Ez 33:12-13)

Ce passage présente un cas de figure très précieux pour comprendre en quoi consiste vraiment le salut. Celui-ci *consiste d'abord à échapper à l'emprise, à l'esclavage du péché*. Ainsi tombe de lui-même ce raisonnement très malhonnête, qui consisterait à se «confier dans sa justice» en se disant par exemple: «J'ai cru, je suis justifié par ma foi, donc je ne risque plus rien: je suis libre de tranquillement continuer à pécher!» S'imaginer une telle chose prouverait à l'évidence que l'on n'est pas encore entré dans le salut. Au contraire, la vraie liberté consiste à vivre sans pécher: «Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pèche point» (1 Jn 5: 18); autre traduction: «ne pratique pas le péché», ou «ne pèche pas continuellement, habituellement»; autrement dit, le fait de pécher n'est plus pour lui un mode de vie normal, à la façon du monde (ce qui ne l'empêche pas d'avoir besoin de demander pardon à Dieu pour les péchés qu'il peut encore commettre - cf. 1 Jn:8-9).

Ce n'est que par la foi et l'entrée dans la libération de l'Esprit que l'homme peut échapper à l'emprise du péché ainsi qu'à celle des esprits impurs ou des démons, auxquels le péché a pu ouvrir des portes.

Etre rempli du Saint-Esprit, voilà ce qui constitue la garantie totale contre tout risque d'invasion démoniaque. Cela ne signifie pas qu'un chrétien ne puisse pas, par de coupables pratiques (notamment sexuelles), ouvrir des brèches à l'action de certains démons dans sa vie. Si quelqu'un déjà chrétien peut, par sa faute, subir la tentation de certains «liens démoniaques» (par exemple en allant voir un film pornographique ou participer à une séance de spiritisme, même pour «s'informer»), l'Esprit saint qui habite en lui est puissant pour briser de tels liens. En effet, le monde des ténèbres ne peut garder longtemps une emprise sur ceux qui, appartenant au Seigneur, vivent de sa grâce en confessant les péchés que l'Esprit met au fur et à mesure en lumière dans leur conscience.

V. La foi qui sauve est une mort à soi-même

Ce qu'un homme peut perdre, c'est son âme, et ce qu'il peut obtenir, c'est le salut de son âme... s'il accepte de renoncer à sa vie propre pour suivre Jésus. La vie de foi est donc une vie de disciple, qui ne recule devant aucun sacrifice, par amour exclusif du Maître:

Quiconque voudra sauver sa vie la perdra, et quiconque perdra sa propre vie pour l'amour de moi et de l'Evangile la sauvera. (Mc 8:35)

Celui qui perd ainsi sa vie pour l'amour de Jésus, obtenant par là-même le salut de son âme, ne peut évidemment plus jamais perdre ce salut. Pensons à l'exemple de Pierre. Lui, l'enthousiaste présomptueux, pour entrer dans la vraie foi, n'a-t-il pas dû expérimenter la faillite complète de l'homme naturel, avec sa prétention de «fidélité jusqu'à la mort»? En réalisant l'horreur de sa trahison survenue après ses belles promesses, Pierre est mort à lui-même pour entrer plus tard, par la grâce de Jésus, dans la vraie fidélité, la vie de foi et de service basée non plus sur ses propres forces à lui, mais sur la grâce et la puissance de l'Esprit saint. C'est par là qu'il est entré dans sa vraie vocation de roc, d'homme de foi par excellence, de colonne de l'Eglise.

VI. Dieu seul garantit notre salut

L'exemple qui précède illustre bien la toute-puissance de la grâce de Dieu, qui vient sauver les êtres faibles et faillibles que nous sommes tous. Si le salut devait reposer sur notre humaine capacité à tenir un engagement, personne en définitive ne pourrait y atteindre. Mais là encore les paroles de Jésus renferment un puissant encouragement. Aucun vrai croyant n'est en danger d'être «mis dehors», car le simple fait de venir à Jésus est déjà en soi le signe que, de toute éternité, le Père nous a donnés à son Fils. Avoir la révélation du Fils et croire en lui prouve en fait qu'on est déjà entré dans la vie éternelle. Bien sûr, l'entendement humain se trouve largement dépassé par la réalité biblique de l'élection et de la prédestination. Songeons seulement que si nous avons cru en Jésus, c'est par un effet de la grâce de Dieu.

Tout ce que le Père me donne viendra à moi, et je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi (Jn 6:37);

La volonté de mon Père, c'est que quiconque voit le Fils et croit en Lui ait la vie éternelle (Jn 6:40);

Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. Ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie (Ep 2:8-9);

Dieu vous a choisis dès le commencement pour le salut, par la sanctification de l'Esprit et par la foi en la vérité (2 Th 2:13).

Nous sommes exhortés à croire, mais uniquement sur le fondement de l'initiative divine. Car la foi n'est pas du domaine des capacités humaines, c'est vraiment un don d'en haut: «L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.» (Jn 6:29) La foi n'est pas de notre part une œuvre, mais un «laissez-faire», un pur mouvement d'abandon à la grâce. Un tel *oui* sans condition signifie la capitulation, la mort à soi-même. Croire, c'est désirer vivre toujours sous l'influence de Jésus qui nous sauve de nos péchés, qui guérit, restaure et redresse tout ce qui en nous était malade, ruiné, retors. Or ce travail, une fois commencé avec l'illumination de notre cœur et de notre intelligence, ne peut qu'être mené à bien du point de vue éternel. Car le Seigneur achève toujours ce qu'il a entrepris; alors nous pouvons, nous devons croire en son œuvre à lui.

La sanctification «sans laquelle personne ne verra le Seigneur» (Hé 12:14), et qu'il faut rechercher car elle est le but de notre élection (*cf.* 2 Th. 2:13) est certes un élément capital dans le processus du salut. Mais là encore, un échec serait inévitable si elle devait s'opérer par des efforts de volonté humaine. La sanctification ne peut être que l'œuvre du Saint-Esprit en nous, qui agit dès que nous avons reçu Jésus dans notre vie. Il nous est seulement demandé de consentir et de collaborer à cette œuvre du Saint-Esprit... par la foi exclusivement! Telle est la charte de *toute* la vie du croyant: «Le juste vivra par la foi.»

Dans le même ordre d'idées, lorsque Paul écrit aux Philippiens: «travaillez à votre propre salut avec crainte et tremblement» (2:12), il ne laisse aucunement entendre que certains pourront manquer le but par manque de travail; il ne prêche pas un salut par les œuvres! Il veut dire que notre travail ici-bas doit

s'effectuer dans un esprit de prière, avec une conscience vive de la présence du Seigneur. Le fait de *réaliser que nous sommes à Dieu pour toujours*, voilà ce qui éveille en nous la crainte respectueuse, la crainte émerveillée qu'un Dieu si grand puisse être si proche, au point de vouloir collaborer avec nous. Le grec peut aussi se traduire: «Mettez votre salut en action car c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire!» Attention à ne pas oublier ce verset 13. Soyons d'abord attentifs à la manière dont le Saint-Esprit veut nous conduire dans l'action (gare à l'activisme, même chrétien, et à ses résultats catastrophiques!). Ces paroles de Paul sont en réalité très encourageantes: elles nous invitent à nous en remettre à Dieu pour toutes nos activités. «Je suis persuadé, dit Paul aux Philippiens, que celui qui a commencé en vous une œuvre bonne, en poursuivra l'achèvement jusqu'au jour du Christ-Jésus.» (Ph 1:6)

Si quelque trouble subsiste encore à propos de notre persévérance, les paroles de Jésus suffiront à le dissiper à tout jamais:

Mes brebis entendent ma voix; je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle; et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous; et personne ne peut les ravir de la main de mon Père (Jn10:27-29).

Il se peut qu'une brebis s'écarte du troupeau pour aller s'égarer un certain temps; mais nous croyons que le bon Berger ira lui-même à sa recherche, afin de la ramener au bercail (cf. Mt 18:12-14).

VII. Perdre le salut: non.

L'assurance, peut-être!...

... Si on a péché! Il faut être clair: l'expérience du péché, de chutes éventuellement répétées après la conversion, est commune à tous les chrétiens. Le risque existe de confondre perdre l'assurance du salut et perdre le salut lui-même. Après avoir attristé le Saint-Esprit, on peut temporairement ne plus éprouver le merveilleux sentiment de paix qui accompagne une communion vivante avec le Seigneur. Mais cela ne signifie pas la fin de cette communion, ni le rejet du Seigneur. C'est plutôt une invitation à

confesser nos péchés, afin de retrouver paix et joie. Alors nous pouvons être assurés qu'«il est fidèle et juste pour nous les pardonner, et pour nous purifier de toute iniquité» (1 Jn 1:9), car «le sang de Jésus nous purifie de toute iniquité». Et si nous oublions de confesser nos fautes? Alors soyons sûrs que le Saint-Esprit ne nous laissera pas tranquilles (Ps 32:3-5).

Il y a aussi, dans la vie chrétienne, des périodes plus ou moins longues de désert spirituel, par lesquelles Dieu nous éprouve et nous purifie afin de nous faire grandir et mûrir dans la foi. Il se peut que nous ayons alors à résister à l'accusateur, qui en profite pour nous accabler, nous faire douter de l'amour de Dieu envers nous.

VIII. Perdre le salut: non. La récompense, peut-être!

Si l'idée non biblique de perte du salut doit être combattue, il ne faut pas évacuer pour autant les passages évoquant la possible perte d'une récompense pour les croyants. L'enseignement de Paul est exemplaire à cet égard; il revient sur cette notion d'«œuvre» avec une illustration:

Si l'œuvre bâtie par quelqu'un sur le fondement (Jésus-Christ) subsiste, il recevra une récompense. Si l'œuvre de quelqu'un est consumée, il perdra sa récompense; *pour lui, il sera sauvé, mais comme au travers du feu* (1 Co 3:14-15);

Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien (1 Co 13:3).

Cela nous met en garde contre une fausse idée de l'action «chrétienne» visant la récompense: pour Dieu, seule compte une motivation pure, désintéressée, mue uniquement par l'amour. Une marque d'authenticité sera plutôt l'absence de calcul réfléchi, qui exprime le jaillissement naturel et spontané des œuvres vraiment spirituelles. Seules seront récompensées les œuvres que le Saint-Esprit nous aura réellement inspirées depuis notre conversion à Jésus-Christ.

Tout en gardant à l'esprit le caractère immérité de la récompense, laquelle met surtout en relief l'extraordinaire générosité du

Seigneur (nous ne sommes jamais, en effet, que des «serviteurs inutiles»), nous constatons qu'elle introduit bibliquement la notion de rang, voire de hiérarchie parmi les croyants (tous) sauvés de la perdition.

Pour évoquer la faveur spéciale que Dieu réserve à certains élus, l'Apocalypse utilise le symbole de la couronne dans un but de consolation, de réparation eu égard aux outrages, persécutions et pertes subis par les chrétiens de la part des faux croyants⁷. En dépit de tout ce qui est publiquement visible, la véritable royauté spirituelle appartient à ceux qui souffrent dans l'ombre, parce qu'ils tiennent la Bible pour ce qu'elle est vraiment: la seule autorité en matière de foi. C'est pourquoi les véritables croyants ne céderont pas à l'intimidation.

Sans chercher les distinctions pour elles-mêmes (ce serait tomber dans l'orgueil spirituel ou l'ambition trop humaine, cf. Mc 10:37), il est bon de se rappeler qu'en attribuant des couronnes, Dieu se plaît à faire justice, quand bien même personne ne peut se prévaloir devant lui d'aucun «mérite».

IX. «L'amour parfait bannit la crainte»

Autant la Parole de Dieu combat la fausse assurance et la présomption de ceux qui, vierges folles ou Laodicéens tièdes, s'imaginent déjà sauvés de par leur qualité de membres actifs d'Eglise, autant elle interdit de mettre en doute le salut final de ceux qui croient réellement en Jésus. Ceux qui, chrétiens sincères, s'efforcent pourtant de le faire pensent rendre service et ranimer le zèle apparemment refroidi de plusieurs frères. Mais réalisent-ils qu'en cela ils ne pourront qu'obtenir le résultat inverse de celui qu'ils espèrent? Car objectivement, à qui profitent la crainte, le trouble et le doute ainsi suscités et entretenus dans l'esprit

7. Quand on vit comme à Smyrne dans l'échec apparent, en butte au mépris des «méchants» qui prospèrent, en danger constant d'emprisonnement ou de mort violente (c'est aujourd'hui le cas dans nombre de pays sous régime islamique), il est très encourageant de recevoir cette exhortation : «Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie» (Ap 2:10), celle du martyre. Ou bien quand, à Philadelphie, c'est la dépression qui guette les croyants en butte à l'humiliation, la marginalisation et la destruction verbale (voire physique) de la part des bien-pensants religieux qui détiennent le pouvoir (pensons ici à la situation morale des protestants de l'époque du «désert»), il est réconfortant de l'entendre ainsi confirmée par Jésus lui-même : «Retiens ce que tu as, afin que personne ne te prenne ta couronne.»

des fidèles? Pensons à ceux qui sont psychologiquement fragiles, notamment à tendance dépressive. Et même auprès des plus robustes, l'idée naguère exprimée devant l'auteur de ces lignes qu'un ultime faux pas non confessé avant notre mort peut définitivement nous priver du salut...

La fausse doctrine de la possible perte du salut est le poison qu'on présente avec l'Evangile, poison trop souvent pris pour un remède, un fortifiant pour croyants... et dont les effets restent nuisibles, même à dose homéopathique! Non, Dieu ne perdra, ne rejettéra jamais aucun de ses enfants: notre adoption en Christ nous met définitivement à l'abri. La fausse doctrine en question est un piège subtil qui pourrait bien constituer l'une des pièces maîtresses de la stratégie de l'ennemi, dans sa volonté d'anéantir tout ferment de réveil dans l'Eglise.

«*Dieu a-t-il vraiment dit qu'il suffit de croire en son Fils pour être sauvé?*» Beaucoup de passages bibliques ne sont-ils pas là pour montrer que tout n'est pas aussi simple? A relire avec honnêteté les passages habituellement cités en référence, on y trouve au contraire des motifs d'encouragement pour soi-même, ainsi qu'une motivation puissante à intercéder pour nos relations encore inconverties (quoique éventuellement chrétiennes déclarées, baptisées). Oui, le feu du Saint-Esprit doit consumer les mensonges de l'accusateur, en premier lieu dans le cœur des croyants!

En méditant sur ce thème, il nous est apparu que le simple doute quant au salut final des chrétiens ressemble fort à de l'incrédulité, puisque loin d'honorer les salutaires promesses du Seigneur, il en restreint fortement la portée: «Car ils ne crurent pas Dieu et ne se fièrent pas en son salut...» (Ps 78:22). Ce doute constitue bel et bien un péché susceptible d'attrister «le Saint-Esprit par lequel vous avez été scellés, pour le jour de la rédemption» (Ep 4:30). Or, si nous avons cru, nous avons à coup sûr été scellés.

Après avoir entendu la parole de la vérité, l'Evangile de votre salut, en lui (Christ) vous avez cru et vous avez été scellés du Saint-Esprit qui avait été promis (Ep 1:13).

Conclusion

Aucun de ceux qui viennent à Jésus ne seront jamais rejetés hors de sa présence: «Tout ce que le Père me donne viendra à moi, et je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi.» (Jn 6:37) L'attraction du Père est la cause initiale de notre salut; celui-ci pourrait se comparer à une orbite planétaire, hors de laquelle aucun satellite ne peut plus s'égarer, une fois qu'il y est entré. L'image est certes insuffisante, car c'est librement et volontairement que, ayant été touchés par la grâce, nous choisissons de venir et de rester sous l'influence vivifiante de notre Sauveur bien-aimé.

«Tu séparerais plutôt un chrétien du Christ», tel était le proverbe qui a circulé dans l'Empire romain, aux premiers temps de l'Eglise, pour exprimer une impossibilité majeure. Les païens de l'époque avaient bien compris que la caractéristique du chrétien était d'être indissolublement lié à Christ.

Celui qui est gratuitement justifié par sa foi en Jésus ne court aucun danger de se perdre: car son salut repose entre les mains de Dieu, et de lui seul. Il doit cesser par conséquent d'avoir peur de la vie, et des difficultés qu'elle nous réserve:

«J'ai la conviction, dit Paul, que ni la mort ni la vie (...) ni les choses présentes ni les choses à venir (...) ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur.» (Rm 8:38-39)

LE PARDON: UNE RÉSURRECTION...

Roger VERCELLINO-ARIS*

Le pardon est de l'ordre de la résurrection...
le pardon est la possibilité de vivre une
nouvelle relation à soi, aux autres, à Dieu.

I. Le mal, la faute, le péché¹

A) *Le fait*

On ne peut pas parler de pardon s'il n'y a pas offense, un mal fait. Le mal en soi existait avant la création de l'homme: le serpent qui le personnifie était déjà là. L'homme, avant la Chute, avait peut-être une idée du mal puisque l'affirmation du diable ne semble pas l'étonner (Gn 3:5). En tout cas, il savait ce qu'était la mort puisque Dieu peut l'en menacer (Gn 2:17). Par sa désobéissance, il a introduit un mal nouveau: le péché, offense personnelle envers Dieu dont le diable n'est pas responsable même s'il en est l'inspirateur.

Satan n'est l'auteur d'aucun péché sauf le sien. Il est instigateur de péché comme tout mauvais conseiller et tout tentateur parmi les hommes; mais l'auteur du péché humain c'est le libre arbitre humain, il n'y en a pas d'autres².

Il y eut alors rupture de la relation normale avec le Créateur, condamnation, paradis fermé, apparition de la souffrance et de la

* R. Vercellino-Aris est diplômé de l'Ecole nationale supérieure des télécommunications et de la Faculté de théologie protestante de Paris; il est membre de l'Eglise évangélique libre d'Orthez.

1. Cf. *La Revue réformée* 48 (1997:1) et *Hokhma* (1997: 65, 66).

2. Cf. Sertillanges, *Le problème du mal* (chap. «La pensée chrétienne») (Paris: Aubier-Montaigne, 1951).

mort, et les mêmes conséquences pour les générations suivantes (Gn 3: 14-19). Sur ce dernier point, les opinions des théologiens divergent: quelques-uns nient l'implication du genre humain par Adam, car il n'est dit nulle part explicitement, dans le Canon biblique, que la culpabilité adamique soit héréditaire; mais la plupart voient une connexion directe entre la faute d'Adam et l'état pécheur de chaque homme dès sa naissance, fort bien résumée par le *Dictionnaire de théologie catholique*:

Chaque homme, en vertu d'une solidarité mystérieuse qui le relie au premier couple, naît dans un état de déchéance et de culpabilité causé en lui par la faute du chef du genre humain³.

Le péché est, de fait, bien enraciné dans l'homme (Jb 14:4; Ps 51:7); y compris dans les enfants, ainsi que le prouvent l'expérience et l'allusion de Jésus sur son rôle salvateur envers eux. Les effets de la faute adamique dépassent même l'humanité proprement dite: la terre est maudite (Gn 3: 14-19), la création est soumise à l'errance dans l'attente de nouveaux cieux et d'une nouvelle terre (2 P 3:13 et Ap 21:1)⁴. L'ensemble des conséquences pourrait paraître, à première vue, disproportionné à l'offense (unique!); mais l'offense a été faite, non pas à un égal ou à un inférieur, mais à Dieu.

De plus, les hommes péchent à titre personnel, c'est-à-dire violent la Loi de Dieu: phénomène universel. «Tous sont égarés, tous sont pervertis, il n'en est aucun qui fasse le bien, pas même un seul», déclare le psalmiste, suivi par l'apôtre Paul⁵. Telle est l'expérience de trois mille ans d'histoire connue et l'expérience individuelle. L'homme peut offenser Dieu directement et, s'il offense un autre homme, il pèche aussi contre Dieu: pour Joseph, aller vers la femme de Potiphar, c'est commettre une faute contre Dieu; pour David, son acte envers Uriel concerne Dieu. Pratiquer l'injustice sociale, c'est pour Amos et Jacques s'en prendre à Dieu. Ananias et Saphira, s'ils ont, certes, menti aux apôtres, l'ont surtout fait au Saint-Esprit. Le péché a donc un caractère

3. *Dictionnaire de théologie catholique* (Paris: Letouzey et Ané, 1933), art. «Péché original».

4. Rm 8:20. Nous traduisons ici d'après Moulton et Milligan, *The Vocabulary of the Greek New Testament* (1930).

5. Ps 14:3 et Rm 3:10-12 et 23: Cf. aussi 1 R 8:46.

démoniaque parce qu'il est dirigé contre Dieu, parce qu'il est rébellion contre Dieu⁶.

B) Les conséquences

La première conséquence est la mort spirituelle, dont la mort physique est le corollaire:

Le péché est la négation de Dieu mais en même temps destructeur de l'homme par lui-même: il anéantit en lui la ressemblance surnaturelle avec Dieu⁷.

Ce qui accentue le drame, c'est que l'homme ne se rend pas vraiment compte de ce côté tragique de la séparation d'avec Dieu; il est en quelque sorte aveuglé: seule, une conscience pure pourrait voir l'exacte horreur du péché. Il faut des cas extrêmes de tortures, de génocides, des actes de barbarie pour que l'homme prenne une certaine conscience de la réalité du péché et, par delà, de l'enfer, privation suprême de Dieu. L'homme encourt, en effet, la colère et le jugement de Dieu; nul n'y échappe. Une autre conséquence est la maladie. Si la Bible prend soin de montrer qu'un lien direct n'est pas à faire, il est certain que, dans certains cas, la conséquence est directe (fumeurs, consommateurs de drogue, etc.) et que, de toute façon, il y a une connexion générale entre péché et maladie: la maladie fait partie du cortège du mal qui a envahi la vie humaine à la suite du péché. La maladie, globalement, est la conséquence du péché de l'ensemble de l'humanité⁸.

Enfin, le péché est source de culpabilité et de son corollaire, l'angoisse. Il suscite chez l'homme une prise de conscience, plus ou moins confuse, de sa part personnelle de responsabilité dans l'étendue du mal dans le monde. Cette culpabilité, normale, est d'autant plus ressentie que l'homme s'approche de Dieu: le Saint-Esprit aiguise la conscience. Et Paul de s'écrier être le premier des pécheurs, ce qui n'est pas un simple excès d'humilité, mais le sentiment réel du moment (1 Tm 1:15).

6. Cf. Ps 51:6; Gn 39:9; Am 2:6-7; Jc 5:4 et Ac 5.

7. Cf. Friès, *Encyclopédie de la foi*, art. «Péché» (Paris: Cerf, 1966).

8. Voir H. Blocher, «La maladie selon la Bible», revue *Ichthus*, n° 81.

L'homme essaie, de manière plus ou moins inconsciente, de se dégager de cette culpabilité latente soit par projection (Adam renvoie la faute sur Eve), soit par justification (David veut construire un temple à Dieu pour se justifier d'être, lui, bien logé, 2 S 7), soit par assimilation (tout le monde le fait), soit par compensation (rites, mortifications), mais celle-ci ressort dès que survient une situation anormale.

Il faut bien entendu distinguer cette culpabilité de la maladie⁹. Un cas typique de culpabilité sans fondement, chez certains chrétiens, est la crainte d'avoir commis le péché contre le Saint-Esprit, péché irrémisible: se poser la question indique qu'il n'a pas été commis.

II. Le pardon divin

A) *Sa nécessité et ses motifs*

Le péché, même s'il est contre le prochain, étant une offense envers Dieu, provoque la colère du Créateur et l'homme ne peut plus rien pour sa défense: sa faute est trop importante car elle est dirigée contre le divin. Dans la parabole du serviteur impitoyable (Mt 18:23-35), la somme due relève de montants invraisemblables pour un particulier¹⁰. Plaider contre Dieu, mais avec quel avocat?

Ici apparaît le caractère tragique du péché qu'aucune pénitence ne peut effacer... l'homme est dans une position de débiteur insolvable¹¹.

S'il y a donc rétablissement de la relation normale, c'est-à-dire primitive, entre le Créateur et sa créature, cela ne peut être que sur l'initiative de Dieu; il faut, en effet, une solution indé-

9. Voir pathologique (due à l'idéal de soi, de l'idée d'autrui sur soi, de la culture, etc.).

10. L. Basset, *Le pardon originel* (Genève: Labor & Fides, 1995) fait remarquer (p. 424) que le revenu annuel d'Hérode le Grand ne dépassait pas 900 talents. Pour prendre une autre comparaison, c'est comme si on demandait à un Français de niveau social moyen de rembourser l'équivalent d'un budget annuel de l'Etat français...

11. Voir A. Westphal, *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, art. «Pardon» (Valence: Je sers, 1932). Dans l'Eglise catholique, la distinction entre péchés pardonnables et impardonables a commencé à apparaître à partir de Tertullien (fin du II^e siècle). Cf. *Dictionnaire de théologie catholique*, art. «Péché mortel», «Péché vénial». Les protestants refusent cette distinction.

pendante de l'effort humain. Dieu seul dispose du pardon. Les Juifs ne s'y sont pas trompés quand ils ont vu Jésus pardonner: celui-ci s'octroyait un privilège divin, d'où leur réaction. Le texte majeur d'Ephésiens 1 montre que Dieu pardonne, sauve l'homme selon le bon plaisir de sa volonté. Cette volonté de Dieu de pardonner relève, d'une certaine manière, de son arbitraire; c'est le «fait du prince». Par bonheur, le désir de Dieu est de sauver¹². Un autre motif est l'honneur de Dieu. Si celui-ci abandonne l'homme perdu, c'est un échec de la création, pourtant déclarée bonne et même très bonne (Gn 1:26 et 13:1). Relèvent de cet argument les appels de Moïse et de Daniel. Ephésiens 1 indique encore que Dieu veut être glorifié et que le salut de l'homme en est une composante (vv. 6 et 14). Mais le motif essentiel de la démarche divine reste l'amour, car c'est ainsi que Dieu se révèle: «Je suis un Dieu miséricordieux et bienveillant... plein de fidélité et de loyauté», dit-il à Moïse. Et cet amour s'exprime envers tous les hommes¹³. Dieu est, par essence, amour et il le prouve en sacrifiant son Fils. Néhémie qualifie Dieu de «Dieu des pardons» (9:17). Le pardon de Dieu est le libre jaillissement de l'amour divin. Nous pouvons conclure:

Parce qu'il possède un amour plein de bonté (*krestotès*) et de miséricorde (*eleos*), le Père décide (*prothesis*) par un décret irrévocable (*boulè*) qui correspond à un bon plaisir (*endokia*) de sauver le monde. Mais pour réparer la désobéissance (*parakoé*) du premier homme, le Fils de son côté se fait obéissant (*hupakoé-hupekoos*) et manifeste au monde sa suprême charité (*agapé*) en se livrant sur la croix¹⁴.

12. Ez 33:11 et 1 Tm 2:4. Ce dernier verset montre que le désir de Dieu est de sauver tous les hommes. Or tous ne seront pas sauvés (l'apocatastase est considérée comme non biblique). Sur ce point, cf. J. Buchhold, *Le pardon et l'oubli* (Mery-sur-Oise: Sator, 1989): la préférence de Dieu va au pardon et ce n'est pas volontiers qu'il afflige les hommes. La condamnation est toujours son œuvre étrange (Es 28:21). Buchold cite aussi J. Murray sur l'offre gratuite de l'Evangile: comment expliquer que, selon la volonté décrétive de Dieu, seuls certains seront sauvés (Rm 9:14-23, Ep 1:4-5, Rm 8:29, etc.) alors que le Seigneur désire les sauver tous? La raison en est que le désir de Dieu que tous les hommes soient sauvés n'exprime pas sa volonté décrétive, mais sa préférence pour le salut des hommes qu'il révèle par divers témoignages de sa bonté à leur égard et surtout par l'annonce de l'Evangile.

13. Cf. Ex 34:6, Ps 145:9, Jl 2:13, Jon 4:2, Dt 33:3 et Jn 3:16. Voir l'article de P. Wells «Qui est sauvé?», *La Revue réformée* 48 (1997:3), 63ss.

14. K. Romaniak, *L'amour du Père et du Fils dans la sotériologie de saint Paul* (Rome: Ed. Pontificales, 1961), chap. «Amour de Dieu en Jésus-Christ».

B) Sa modalité mystérieuse

Dieu se met en colère parce qu'il nomme le péché par son nom, parce qu'il le dévoile sans détour, car il ne fait pas l'économie du péché; il ne le regarde pas comme n'ayant pas eu lieu, mais il «supprime l'obstacle» en payant le prix sur la croix. Aussi, si Dieu se met en colère, cela

ne signifie nullement son éloignement, sa fermeture à l'égard de l'homme mais au contraire sa proximité et sa faveur, sa volonté d'entrer en relation avec l'homme, car la colère est encore une parole de Dieu! Nul ne l'a mieux vu qu'Origène dans la première homélie sur Jérémie; alors que Dieu pouvait infliger sans rien dire, sans prévenir, un châtiment à celui qu'il condamne, il n'en fait rien; au contraire, même quand il condamne il parle, le fait de parler étant un moyen pour lui de détourner de la condamnation celui qui va être condamné... mais celui qui demeure fermé obstinément à cette parole ne trouve devant lui que la colère¹⁵.

Mystérieusement, sans effusion de sang (sans vie donnée), il n'y a pas de pardon. Christ répand son sang et le pardon de Dieu s'opère à travers lui et uniquement par lui, seul médiateur. Ce n'est pas l'homme qui sacrifie quelque chose ou qui se sacrifie; c'est Dieu lui-même qui prend en charge le paiement du péché puisque l'homme est insolvable. Aussi Paul s'écrie-t-il: vous avez été rachetés à prix dû. La loi mosaïque ne faisait que dévoiler le péché, l'incapacité de l'homme à se sauver. Jésus, lui, expie véritablement, étant victime propitiatoire, rédempteur, devenu péché pour nous et, de ce fait, il ôte notre propre péché. Christ mort pour nous est un grand leitmotiv du Nouveau Testament et un fondement de la foi chrétienne. Nous pouvons nous demander pourquoi Dieu a utilisé cette façon de pardonner et donc de sauver l'homme. Il y a là un grand mystère; pourtant, nous pouvons comprendre que si Dieu avait «passé l'éponge» sans plus, son amour aurait été sauf, mais pas sa justice; et s'il avait passé outre, sa justice aurait été satisfaite, mais pas son amour. Par le sacrifice du Christ, les deux trouvent leur compte.

15. Bernard Rordorf, «Comment parler du jugement dernier», *Etudes théologiques et religieuses* (1995:3), 367-375.

C) Ses caractères

La dette ayant été effectivement payée, le pardon de Dieu est total et gratuit pour l'homme. Le péché n'est plus imputé mais caché, couvert, comme une chose qu'on ne peut plus voir (Rm 4:7 et 2 Co 5:19). Le Nouveau Testament utilise souvent un terme juridique, *aphiemi*, remettre, pour désigner le pardon. Déjà les prophètes de l'Ancien Testament avaient eu l'intuition, la révélation, non pas certes de la façon précise dont Dieu agirait pour pardonner, mais de la qualité du pardon divin. C'est ainsi qu'ils utilisaient des expressions imagées comme couvrir, ne plus se rappeler, enlever, effacer, laver, purifier, foulé aux pieds, mettre au fond de la mer les péchés des hommes. Tout péché peut être pardonné sauf celui contre le Saint-Esprit (cf. plus haut). Le pardon de Dieu est «le lieu» privilégié où l'homme se reconnaît totalement dépendant de Dieu. Jamais Jésus ne s'enquiert des péchés de ceux qui l'approchent et il n'y a aucun exemple, dans le Nouveau Testament, de quelqu'un demandant pardon à Jésus. Le pardon de Dieu est un cadeau.

Dieu donne-t-il à un être humain une attitude juste face au péché indépendamment des efforts humains en ce sens? Si on répond à cette question par l'affirmative – et la prédication première de Jésus parle en ce sens puisqu'elle n'exigeait pas de conversion préalable – le pardon de la faute par Dieu ne peut en aucun cas reposer sur la réalisation d'un acte de pénitence. Dieu n'accorde pas le pardon à cause de la réalisation d'une condition qu'il aurait lui même posée¹⁶.

D) Ses conditions

Bien que le pardon de Dieu soit à son initiative, soit gratuit, les effets de ce pardon sont conditionnés. Le pardon n'est pas un automatisme magique, un phénomène qui se passerait en dehors de l'homme. C'est parce qu'il reconnaît son péché que le publicain repart justifié (Lc 18:13).

Jésus, précédé de Jean-Baptiste et suivi par Pierre, déclare: «Repentez-vous, sinon vous périrez.» Quelle est la mission des douze apôtres? Prêcher la repentance (Mc 6:12 et Lc 24:47). De

16. H. Vorgrimler in Eicher, *Dictionnaire de théologie*, art. «Pénitence/pardon» (Paris: Cerf, 1988).

quelle annonce aux Athéniens l'apôtre Paul est-il chargé? Que les hommes aient à se repentir parce qu'il y a un jugement à venir (Ac 17:31). Lors de la guérison d'un boiteux, Pierre dit au peuple: «Repentez-vous et convertissez-vous.» Et Paul agit de même devant Agrippa: cela suppose un changement de vie, le renoncement aux autres valeurs que celles de la Révélation, la production d'œuvres dignes de la repentance (Mt 3:8 et Ac 26:20).

Repentir et conversion sont indissociables de la foi. Pierre, dans la maison de Corneille, affirme le pardon des péchés pour quiconque croit en Jésus, qui avait eu cette formule lapidaire: «Celui qui croit en moi a la vie éternelle.» «Dans toute vraie conversion, il y a un acte de foi par lequel l'homme reçoit ce que Dieu donne et donne ce que Dieu lui demande.»¹⁷ Le pardon de Dieu est un cadeau; encore faut-il ouvrir le paquet! Aveu des péchés, repentance, changement de vie, foi constituent une démarche solidaire.

Une fois engagée la juste attitude d'un être humain dans la double direction pénitentielle, aversion du péché et conversion avec Dieu, on peut facilement comprendre qu'une telle orientation soit une expérience intérieure de l'amour de Dieu, un événement qui saisit et réforme l'homme à tous ses plans¹⁸.

Si le désir de Dieu est que tous les hommes soient sauvés, tous ne le seront pas, car si le péché

entraîne après lui les plus graves conséquences et si cependant Dieu a attaché un si grand prix à la liberté de la créature jusqu'à la laisser abuser de cette liberté plutôt que de la contraindre, il ne la contraindra pas non plus pour la ramener au bien... [la rédemption] n'est donc pas une action extérieure, magique¹⁹.

Dans la parabole du serviteur impitoyable, le roi a pris le risque de pardonner et il a échoué, car il doit ensuite revenir sur son pardon (Mt 18:23-35).

En outre, comme la mort expiatoire de Jésus est un fait situé dans le temps et dans l'espace (de même que l'évangélisation

17. N. Andrieu, *Réalités de la foi-Digest*, n° 4 (1995).

18. *Ibid.*

19. Westphal, *op. cit.*, art. «Rédemption».

ultérieure) et qu'elle est l'unique possibilité de salut, il est normal de s'interroger sur le sort de ceux qui ont vécu avant le Christ et de ceux qui n'ont pas accès à la prédication évangélique. Dieu est justice et aura ses critères pour attribuer le sacrifice de son Fils à tel ou tel. Nous voyons, par exemple, que les Ninivites ont été traités selon la connaissance qu'ils ont eue de Dieu (Jon 4:11). L'apôtre Jean met sur un pied d'égalité celui qui pratique la justice, ou qui aime son prochain, et celui qui croit que Jésus est le Sauveur (1 Jn 2:29, 4:7 et 5:1). Jésus déclare enfant de Dieu celui qui est artisan de paix (Mt 5:9). Paul indique que Dieu jugera les hommes selon le critère de la conscience (Rm 2:15-16).

E) Ses conséquences

La première conséquence du pardon de Dieu est le rétablissement de la relation normale entre l'homme et lui, car il y a réconciliation. Ce n'est pas l'homme qui se réconcilie avec Dieu; c'est Dieu qui réconcilie l'homme avec lui-même, grâce au Christ (2 Co 5:18, Col 1:20). Dieu est de nouveau accessible; l'homme n'est plus son ennemi. Ensuite, il n'y a plus de condamnation qui pèse sur celui qui croit, mais justification, purification, possibilité de recommencer sa vie avec une culpabilité ôtée (Ph 3:13). Le pardon permet de «naître de nouveau» (Jn 3:3). Le chrétien pourra chuter, mais il se relèvera et repartira.

III. Le pardon entre les hommes

A) La faute et la réparation envers la société

La société, pour être pérenne, ne peut pas pratiquer l'amour, la générosité, le pardon, sans autre. L'Etat le plus démocratique, le plus républicain soit-il, doit sauvegarder la cohésion sociale, assurer la sécurité publique, faire fonctionner l'économie. Il lui est donc nécessaire de rendre la justice, c'est-à-dire d'être, dans certains cas, coercitif, de «porter l'épée pour exercer la vengeance et punir celui qui fait le mal» (Rm 13:4). Un pays sans prison n'existe malheureusement pas. «Si on admettait le pardon sous toutes ses formes, il n'y aurait plus de civilisation», note Jacques Attali²⁰. Le pardon ne peut être un facteur pris en compte que

sous l'aspect de circonstances atténuantes, excuses, ou par la prescription, l'amnistie. La société ne peut pas pardonner; elle doit exiger réparation soit par l'argent, soit par le travail (*cf.* la tendance actuelle à condamner à des travaux d'utilité publique), à défaut par l'emprisonnement. Le pardon est

extrajuridique et illégitime... Il défie la logique pénale en brisant la causalité, en refusant l'équivalence entre le mal subi et le mal produit... La justice est un dû, le pardon une grâce²¹.

Le pardon ne peut donc être qu'une démarche marginale, car pardonner, c'est tolérer l'injustice et s'en rendre complice d'une certaine manière.

Toute injustice subie dépasse celui qui en est victime pour aller constituer un encouragement à des abus ultérieurs... pardonner à un voleur, c'est encourager le vice, le voleur n'allant pas se faire prendre ailleurs mais allant voler ailleurs²².

La société parle, d'ailleurs, de fautes imprescriptibles, jamais excusables, jamais oubliées. Ce sont les crimes contre l'humanité.

B) Les offenses entre les hommes

i) Leur nature et leurs motifs

Offenser quelqu'un, c'est le blesser dans sa dignité par une parole ou un acte. L'offense fait mal. Offenser, c'est froisser, peiner, humilier, offusquer, faire tort, injurier, outrager, faire affront, bafouer, choquer, scandaliser, trahir, mépriser... On offense par orgueil, envie, jalouse, colère, méchanceté, indifférence, insolence, impertinence... L'offense concerne une relation entre êtres humains. Un animal ne peut offenser personne et n'est offensé par personne. L'importance de la blessure dépend à la fois de l'offenseur et de l'offensé. Celui-là peut être de bonne foi ou dans l'ignorance d'être offenseur ou ne se rend pas compte du mal qu'il fait. La personnalité de l'offenseur joue. Si un ami nous

20. In «La religion, les maux et les vices», n° spécial du *Christianisme au XX^e siècle* (octobre 1996), 18.

21. F. Keller, «Pardon et culpabilité» in *La Gazette des GBU* (octobre-novembre 1992).

22. Cf. Dorolle et Dreyfus, *Traité de dissertation philosophique* (Paris: Delagrave, 1950), 220ss.

offense, c'est plus dur que si c'est quelqu'un avec lequel on n'a aucune attache. Nous pouvons supporter une offense si nous nous rappelons que nous avons nous-mêmes offensé. D'autre part, selon notre structure psychique, notre degré d'autonomie, notre «vécu» affectif et notre expérience générale de la vie, nous ne réagirons pas de la même manière en face d'une offense, laquelle pourra nous paraître anodine, grave ou très grave. «Il y a des gens à qui on fait beaucoup de choses et des gens à qui on ne fait jamais rien.»²³ De plus, une blessure peut être bénéfique. Dire son fait à quelqu'un, par exemple, peut être l'occasion pour lui d'un sursaut salutaire, d'un changement profitable dont il sera heureux plus tard.

Enfin, il y a ceux qui se sentent coupables de tout, parfois jusqu'à la paranoïa. Inversement, il y a ceux qui se sentent toujours victimes, alors qu'ils ont leurs propres torts. La réaction à l'offense dépend aussi de la culture. J. Buchhold cite le cas d'un Africain qui s'est senti gravement offensé par un Français qui l'avait appelé d'un signe de la main, car la foule était trop dense et bruyante pour se faire entendre. Dans sa culture, c'est ainsi qu'on appelle les chiens. Il existe un cas biblique assez semblable: des chrétiens étaient scandalisés parce que d'autres chrétiens mangeaient les viandes sacrifiées aux idoles, n'ayant pu se débarrasser de certains préjugés (1 Co 8). Toutefois,

ce caractère relatif de la sensibilité à l'offense ne devrait pourtant pas nous faire tomber dans le relativisme ou le subjectivisme, comme si l'offense était quelque chose de très flou et indéfini. Car l'offense est un péché, une transgression objective de la loi de Dieu²⁴.

Cela permet seulement de faire la part des choses.

ii) Leurs conséquences

Comme dans le cas de la relation avec Dieu, l'offense entre humains crée une rupture dans la relation avec l'autre, ou de l'autre avec soi. Il s'ensuit un cortège émotionnel qui porte le nom de colère, intériorisée en haine si l'offensé est impuissant devant l'offenseur, extériorisée en vengeance si les possibilités sont réunies.

23. M. de Hadjetlaché, «Le pardon entre les hommes», revue *Ichthus*, n° 118, 3.

24. J. Buchhold, *La pardon et l'oubli*, 29.

La Bible dit à la fois «ne te mets pas en colère à cause de ceux qui font le mal» (Pr 24:19) et – car la Bible est réaliste et pratique – «si vous vous mettez en colère, ne péchez pas» (Ep 4:26), car «le péché grave ce n'est pas la colère en soi mais c'est de transformer cette colère en agressivité qui blesse les autres»²⁵.

La nature humaine étant ce qu'elle est, la colère est normale et salutaire, car elle est une soupape de sécurité. Mais la colère est paradoxale: d'un côté, elle peut sublimer le mal en retour qu'on pourrait faire, en le remplaçant, en quelque sorte, par des scénarios mentaux de vengeance qui apaisent cette colère; d'un autre côté, la colère peut être source d'actes irréfléchis qui n'ont plus rien à voir avec la résolution du problème, ou d'actes qui s'adressent à des personnes étrangères à la situation. On cassera la vaisselle, et aussi on tuera le cas échéant.

La colère revêt autant de formes que d'individus. Les enfants en colère font pipi au lit, les maris se cachent derrière leur travail, le journal ou la télévision, les femmes restent des heures au téléphone, les religieux présentent un sourire forcé et pratiquent le contrôle de soi; les travailleurs rentrent malades et guérissent dès qu'ils sont à la maison; d'autres expulsent leur colère avec des bouffées de cigarette, la noient dans l'alcool ou l'avalent avec de la nourriture.

Si le sujet est impuissant à extérioriser sa colère sur l'offenseur, le risque de transfert direct sur un autre, qui n'est en rien concerné, existe: le mari battra sa femme parce qu'au bureau il est humilié par son patron. Le bizutage relève de ce phénomène.

L'effort pour nier la réalité sous prétexte que la colère n'était pas une réaction catholique aboutissait simplement à transférer vers des cibles qui n'avaient rien à voir avec la situation; par exemple, mes élèves. Ainsi cette façon de nier la réalité aboutissait à des résultats inverses de ceux que j'attendais... En fait, lorsqu'on est atteint au plan de l'émotion, des sentiments, c'est une réaction saine de se mettre en colère, de même qu'au plan physique il est naturel de souffrir lorsqu'on est blessé²⁶.

La colère est mauvaise conseillère, car elle obscurcit le jugement.

25. L. Basset, *Le pardon originel* (Genève: Labor & Fides, 1995), 448.

26. Les citations sont du livre de D. et M. Linn, *La guérison des souvenirs* (Paris: Desclée de Brouwer, 1990), 128ss.

Aussi la Bible met-elle en garde contre la vengeance et l'envie de se faire justice à notre façon et demande-t-elle de remettre notre cas à Dieu. «A moi la vengeance, à moi la rétribution», dit le Seigneur (Dt 32:35 et Rm 12:19). La société humaine fait de même en refusant la justice personnelle, car elle se rend compte du manque d'objectivité de l'offensé.

La colère peut détruire l'offensé lui-même. Celui-ci rumine alors que l'offenseur est tranquille dans son coin. La colère peut conduire au masochisme, l'esprit de vengeance faisant corps avec la personne, lui donnant sa raison de vivre²⁷.

De toute manière, la colère, l'amertume rendent malades:

Des médecins ont remarqué, lors d'autopsies, que certaines personnes qui venaient de mourir avaient des glandes thyroïdes et corticosurrénales particulièrement développées. Et leurs enquêtes leur ont révélé qu'en général c'était des personnes qui avaient mené une vie chargée de querelles, d'amertumes, de non-pardons. Cela s'explique bien sur le plan médical: ces glandes produisent des hormones dans le but de nous donner l'énergie que notre corps réclame. Et celui qui a de l'amertume a plus souvent que la normale son esprit en éveil, en colère. Son corps produit donc beaucoup de ces hormones. Or, sécrétées en quantité trop importante, ces hormones ont un rôle dévastateur: elles diminuent l'efficacité de notre système immunitaire. Et nous tombons donc plus facilement malades²⁸.

D. et M. Linn citent le cas de cardiaques et de cancéreux; ils écrivent:

On ne peut prendre en considération la colère qui ronge un cancéreux et ne rien faire pour combattre la pollution atmosphérique qui est une des causes de cancers. On ne peut pas non plus se contenter d'envoyer des malades atteints d'arthrite vers des pays plus chauds

27. Un cas typique est celui évoqué dans le roman *Le Comte de Monte-Cristo* d'A. Dumas. Le prêtre qui indique à Dantès (le futur comte) le lieu d'un immense trésor lui demande d'utiliser cet argent à des œuvres caritatives. Dantès a tellement souffert de l'injustice qu'il ne peut pas ne pas prendre une partie de cet argent pour sa vengeance. Toute sa vie n'avait plus de raison d'être que la vengeance.

28. Cf. Dr J.-L. Bertrand, «Vengeance et maladie ou pardon et guérison, à vous de choisir» (IDEA, nov. 1996), qui rajoute cette réflexion de Benjamin Franklin: pardonner, c'est de l'egoïsme éclairé. Il fait aussi remarquer que si, jusqu'à une certaine époque, vengeance était synonyme de défense de son honneur et cette défense une preuve de force morale, aujourd'hui, médecins et psychologues se rendent compte que vouloir défendre son honneur à tout prix plutôt que de veiller à garder de bonnes relations avec ceux qui nous entourent gâche la vie et la santé. Cf. aussi la littérature, par exemple *Le Cid* de Corneille.

sans tenir compte de leurs sentiments de colère ou de culpabilité. Si l'on ne traite pas cette colère et cette culpabilité, le médecin pourra bien enlever à un malade un ulcère au cours d'une opération parfaitement réussie, il est fort probable qu'un an plus tard, lorsqu'il examinera à nouveau le même patient, il découvrira une nouvelle maladie. Des recherches ont montré que les personnes qui se trouvent dans des structures de tension sont plus souvent malades que les autres²⁹.

En dernier lieu, colère, haine, amertume, etc. sont des péchés contre Dieu; aussi la Bible recommande-t-elle avec insistance de les faire disparaître du milieu chrétien (Ep 4:31 et Col 3:8).

C) *Le pardon humain*

Le pardon n'est pas naturel. De plus, face à un acte injuste, l'homme est très sensible à la notion de justice. Toute la littérature morale fait punir le méchant et sauver le bon. Les films westerns (et ceux qui mettent en scène Zorro) sont typiques à cet égard. Nous sommes mal à l'aise si le méchant échappe. En revanche, l'excuse entre dans les raisonnements humains. Le pardon est l'indulgence pour le coupable, l'oubli de la faute qui reste intrinsèquement entière. L'excuse, elle, atténue la faute et peut aller jusqu'à l'écartier. Tuer est un crime, sauf si c'est en cas de légitime défense. Tuer un voleur qui, entré par effraction, vous menace, n'est pas répréhensible; tuer un voleur qui s'enfuit est un assassinat car l'excuse du danger ne peut plus être invoquée³⁰. L'excuse relève de la compréhension. Un adage populaire dit que tout comprendre, c'est tout excuser.

Mais c'est mélanger fantasme et réalité, car cette compréhension est subjective, la personne

admettant l'action comme inévitable parce qu'elle retrouve en autrui

29. D. et M. Linn, *La guérison des souvenirs*, 49s.

30. La nouvelle législation française (1994) a supprimé la notion de circonstances atténuantes estimant le système hypocrite parce que le juge n'a jamais à motiver ces circonstances atténuantes ni à s'expliquer sur leur contenu. Pour le juge, il suffit maintenant qu'il aille où il veut dans l'échelle des peines et il n'a pas besoin de s'en expliquer. Le nouveau code a, en revanche, maintenu des errements anciens comme l'irresponsabilité du dément ou l'erreur de droit non en mesure d'être évitée (Cf. J.D. Bredin et G. Gilbert : «Y-a-t-il des coupables inexcusables?» in *La religion, les maux et les vices*, n° spécial du *Christianisme au XX^e siècle* (octobre 1996), 10.

ses propres faiblesses, réelles ou possibles, au lieu de chercher l'objectivité du jugement³¹.

Pourtant, même si je peux comprendre celui qui va m'assassiner eu égard à son enfance, à sa vie et à ce que je représente pour lui, je ne le laisserai pas faire si j'ai la possibilité de me défendre! Aussi comprendre se limite-t-il à déterminer le degré d'excuses et à distinguer l'individu dangereux de celui où tout reste dans le cerveau. D'autre part, rien n'est vraiment pur dans les relations humaines et l'esprit de justice va souvent avec l'esprit de lucre: se défendre en justice peut rapporter. L'orgueil est souvent présent.

«La plupart des gens s'estiment lésés parce qu'il s'estiment tout court.»³²

Il n'en reste pas moins que le pardon a un aspect ambigu car il peut être, d'une part, une bonne thérapie évitant notamment les conséquences maladives, et, d'autre part, un renoncement avilissant.

Pardonner, c'est renoncer librement à ce qui vous paraît juste, indispensable. Il faut le dire clairement: le vrai pardon est une forme d'automutilation et d'autocrucifixion. Le pardon, c'est presque une forme de suicide en faveur de l'autre. C'est pourquoi le pardon est vraiment un acte injuste. Pardonner, c'est être injuste vis-à-vis de soi-même³³.

Le philosophe Gouhier parle de l'irrationalité et de l'immoralité du pardon. La vengeance exercée directement ou par une procédure publique efface l'offense et réaffirme la valeur de la victime. Enfin, J. Buchhold note que le pardon a une fonction utile en mettant de l'huile dans les engrenages:

On étouffe les tensions au sein du couple pour le bien des enfants ou pour des raisons d'ordre matériel. On fait taire les animosités au nom d'un intérêt supérieur: réputation morale, nécessité de travailler ensemble, désir de conserver son emploi³⁴.

31. Cf. Dorolle et Dreyfus, *Traité de dissertation philosophique* (Paris: Delagrave, 1950), 220ss.

32. *Op. cit.*

33. A. Houziaux, «Le pardon et la justice», in *La religion, les maux et les vices*, n° spécial du *Christianisme au XX^e siècle* (octobre 1996), 70.

34. J. Buchhold, *Le pardon et l'oubli*, 98.

Mais s'agit-il là véritablement de pardon? Le pardon n'est pas, en effet, à confondre avec l'acceptation de l'offense, la résignation, qui n'excluent en rien la colère, l'amertume, le refoulement, même si le temps peut être un facteur important dans le pardon. Dans le pardon, ce qui est difficile, c'est qu'on n'obtiendra jamais justice. Or la notion de justice, de vengeance est ancrée dans la nature humaine, car celle-ci n'ayant pas bon fonds doit avoir des réflexes de survie. Le refus de l'offense, de l'injustice est un droit légitime et même, le cas échéant, un devoir, ce refus pouvant être concrétisé dans la vengeance mais aussi sublimé par le pardon. Celui-ci repose sur un présupposé religieux. La plupart des religions demandent effectivement de pardonner³⁵.

D) *Le pardon humain chrétien*

i) *Son fondement et ses motifs*

Le fondement du pardon chrétien est d'ordre non pas naturel mais spirituel; le vrai pardon est un acte de foi en Dieu:

A proprement parler, Jésus ne pardonne pas à ses bourreaux, c'est à Dieu qu'il demande le pardon pour ses bourreaux... Demander à Dieu de pardonner un ennemi, c'est reconnaître que celui à qui j'en veux pour le mal qu'il m'a fait n'est devant Dieu ni plus ni moins pécheur que moi-même. Si je demande le pardon de mon ennemi, c'est parce que je me mets dans le même sac que lui... C'est une manière de reconnaître que lui et moi nous sommes tous les deux, de la même manière, des pécheurs et des pécheurs pardonnés³⁶.

Pardonner est un commandement de Dieu. Dans la parabole du serviteur impitoyable, le roi reproche à celui-ci de n'avoir pas eu pitié, alors que, lui, le roi, a eu compassion, avec une disproportion fantastique. De même que Dieu nous a pardonné, pardonnez-vous réciprocement disent les Ecritures.

La gratitude envers Dieu nous permet de mieux discerner en notre débiteur un homme aux mêmes besoins que nous, une victime, comme nous, du péché... Elle nous conduit à réfléchir à notre attitu-

35. Cf. A. Houziaux, *art. cit.*, 17; L. Basset, *Le pardon originel*, 445, et J. Buchhold, *Le pardon et l'oubli*, 70.

36. A. Houziaux, *art. cit.*, 17.

de vis-à-vis de l'offenseur, alors que le ressentiment s'arrête à sa conduite à notre égard³⁷.

Des chrétiens emprisonnés, torturés ont pu, effectivement, pardonner à leurs bourreaux qui, parfois, sont devenus leurs frères dans la foi. Au cours des toutes dernières décennies, des témoignages très édifiants nous sont rapportés par divers auteurs ayant souffert sous des régimes totalitaires. Cela paraît d'un autre monde, mais nous voyons là la puissance du Saint-Esprit qui transforme les cœurs.

- Pardonner, c'est aimer et aimer est le commandement de Dieu. Jésus a donné sa vie et, si Dieu nous a tant aimés, nous devons aussi aimer le prochain, même si c'est un ennemi, un persécuteur (Mt 5:44).
- Pardonner est une nécessité si nous voulons que Dieu continue à nous pardonner. La *Notre Père*, prière enseignée par Jésus, donc fondamentale, nous fait mettre comme condition du pardon divin le pardon aux autres et ce, de tout notre cœur (Mt 6:12)³⁸.
- Pardonner, c'est ressembler à Dieu et accomplir le «soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait» (Mt 5:48); refuser de pardonner, c'est voir d'un mauvais œil que Dieu soit bon (Mt 20:15).
- Mais pardonner n'est pas naturel, il faut l'aide de Dieu qui donne ce qu'il ordonne (Ph 2:13 et 1 Th 5:24).

ii) Ses conditions

Devons-nous pardonner sans conditions? Il faut d'abord remarquer que l'acte de pardonner ne peut provenir que de la victime. Nous ne pouvons pardonner à la place de la victime, en son nom. Lors d'une émission de télévision *La marche du siècle*, fin 1996, des personnes ont dit avoir pardonné aux assassins de leurs enfants. En fait, elles n'ont pardonné que le mal qui leur avait été fait, à elles, mais pas celui qui avait été fait à leurs enfants (qui, dans le cas précis, ne sont plus en état de pardonner ou non, étant décédés). En revanche, la dame qui a pardonné au

37. J. Buchhold, *Le pardon et l'oubli*, 98.

38. Voir P. Wells, *Du Notre Père à nos prières* (Bâle: EBV, 1997), 104ss.

médecin nazi qui l'a rendue invalide et qui est venu la voir quarante ans après est caractéristique du pardon d'une victime chrétienne. D'autres cas sont aussi exemplaires.

Pour le chrétien, une question vient à l'esprit: à qui devons-nous pardonner? Aux frères dans la foi ou à tout le monde? Certains textes bibliques ne parlent, en effet, que du pardon aux frères. Pierre demande combien de fois il faut pardonner à son frère. Jésus dit à ses disciples: si ton frère a péché, reprends-le et s'il se repente, pardonne-lui. De même Paul demande aux chrétiens d'Ephèse et de Colosses de pardonner aux autres chrétiens.

Mais que l'offenseur soit un chrétien n'est qu'un cas particulier et non une condition du pardon chrétien. Jésus sur la croix pardonne à ses bourreaux. Il demande à ses disciples de pardonner s'ils ont quelque chose contre quelqu'un (et non pas: contre un frère). Quand Jacques recommande d'aimer le prochain, il ne fait pas allusion à une catégorie particulière. Les ennemis dont parle Jésus ne sont pas, en général, des frères.

Il semble même que le pardon doive être donné plus normalement aux non-chrétiens qu'aux frères dans la foi, car il n'y a pas de conditions spirituelles en ce qui concerne ceux-là, alors que pour ceux-ci nous avons des indices dans la Bible, tels que le repentir de l'offenseur. Reprendre un chrétien en faute est conseillé et ce, en plusieurs étapes: entre lui et nous, lui et l'Eglise, jusqu'à la séparation, s'il le faut (Mt 18:15-17).

Les moralistes chrétiens sont partagés. Certains pensent qu'il faut pardonner sans contrepartie, sans attendre regret ou repentir de l'offenseur; d'autres distinguent la disposition à pardonner, indépendante de l'agresseur, et le pardon proprement dit, conditionné par l'attitude de l'offenseur.

En pratique, il y a une chronologie, qui ne peut pas toujours se dérouler jusqu'au bout. Nous pouvons pardonner à quelqu'un qu'il ne nous est plus possible de contacter; le pardon sera au moins bénéfique pour nous. Mais si la rencontre est possible, elle devra effectivement avoir lieu. Car s'il ne semble pas qu'il y ait des raisons spirituelles proprement dites pour conditionner le pardon, il existe des raisons de morale humaine et de vie pratique. Pardonner sans contrepartie risque d'être perçu comme

l'amorce d'une tendance à cautionner le mal. L'offenseur peut penser que son acte n'est pas grave. L'objectivité de la faute est alors atténuée ou éliminée, et le pardon devient synonyme de faiblesse.

Si pardonner signifie admettre une situation d'iniquité, d'inégalité et de tolérance laxiste, alors bien sûr il n'y a respect ni de l'autre ni de soi³⁹.

Jésus demande pourquoi on veut le lapider, pourquoi on le frappe, et Paul, quand il est battu par les soldats, réclame des comptes. Le pardon accordé par l'offensé lorsqu'il est lié à la repentance de l'offenseur délivre à la fois l'un et l'autre, et une relation nouvelle peut alors s'établir. Cela suppose que l'offensé motive sainement sa démarche, c'est-à-dire sans en profiter pour accabler l'autre, pour abuser de son droit, mais au contraire en cherchant à gagner l'autre. Le dialogue peut permettre d'ailleurs une clarification, car les torts ne sont peut-être pas tous du même côté. Quand la Bible parle de reprendre l'autre, elle utilise des mots (*elenko* et *epitimao*) qui signifient respectivement «montrer à quelqu'un son péché, l'appeler à se repentir» et «blâmer, réprimander, réprover». Il y a donc, à la fois, l'idée de convaincre et de menacer.

Tout notre effort devrait tendre à produire une prise de conscience de la part de notre offenseur, à le convaincre que son attitude était fautive et qu'il se perd en refusant de reconnaître son offense. En Luc 17:3, le but de l'appel à la repentance est de produire un sursaut du sens moral: tu as péché en me blessant. Tu n'as pas le droit de minimiser ton acte. Ce que tu as fait est mal et grave. Ton attitude n'a pas été juste mais je suis prêt à te pardonner si tu acceptes sincèrement d'avoir besoin de pardon⁴⁰.

Est-ce que l'inverse est juste? L'offenseur peut-il prétendre au pardon à cause de son repentir et de l'exigence divine envers l'offensé? Nous ne le pensons pas et il y a d'ailleurs des cas concrets où l'offensé ne voudra pas pardonner. Toutefois, le pardon de la part de Dieu peut toujours être demandé, ce qui redonnera la paix à l'offenseur.

39. Cf. J. Duquesne, «Le pardon et la justice», in *La religion, les maux et les vices*, n° spécial du *Christianisme au XX^e siècle* (octobre 1996), 19.

40. J. Buchhold, *Le pardon et l'oubli*, 136.

iii) Ses conséquences

Le pardon nous reconcilie, nous redonne la paix avec Dieu et avec l'offenseur dans la mesure où celui-ci «joue» le même «jeu». Si nous ne pardonnons pas, notre relation avec Dieu est entachée et nous sommes obligés de dire le Notre Père à l'envers: Père, ne nous pardonne pas, car nous ne pardonnons pas. La Bible prévient que Dieu nous traitera comme nous traitons les autres.

S'il est vrai que le pardon de Dieu envers moi ne dépend pas de mon aptitude à pardonner, cette aptitude prouve cependant la réalité de ma foi⁴¹.

Le pardon nous rend reconnaissants envers Dieu en nous faisant expérimenter concrètement le prix à payer pour pardonner. Nous avons alors une petite idée du sacrifice sur la croix. Le pardon nous rend libres vis-à-vis d'autrui:

Le pardon transforme notre foi. Jésus a dit: «Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et vous le verrez s'accomplir. Et, lorsque vous êtes debout faisant votre prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos offenses. (Mc 11:24-25) Nous nous demandons souvent si notre foi est assez grande pour que Dieu agisse et nous prions pour que Dieu l'augmente. Le problème est plutôt une question d'obstacles qui empêchent notre foi d'agir. Jésus dit (Mt 17:20) que si nous avions de la foi comme un grain de sénevé, semence infiniment petite, nous dirions à une montagne de se transporter d'ici à là et elle se transporterait; rien ne nous serait impossible. Il insiste sur la qualité de notre foi. Quel est donc l'obstacle qui empêche cette foi d'agir ? Si vous avez quelque chose contre quelqu'un, il s'agit du non-pardon. Le ressentiment paralyse notre foi tandis que le pardon la libérera⁴².

Le pardon nous libère d'un fardeau, car nous le remettons à Dieu qui juge et rétribue justement: la faute exige une sentence, mais ce sera l'affaire de Dieu. «A moi la vengeance, à moi la rétribution, dit le Seigneur» (Dt 32:35; Rm 12:19). En pardonnant, nous libérons l'action du Saint-Esprit, car celui-ci est un

41. Cf. J.-P. Dunand, «Imiter Dieu qui pardonne», in revue *Ichthus*, n° 118, 23.

42. Hatzakortzian, *Le pardon une puissance qui libère*, 36.

esprit de pardon. Plus nous pardonnons, plus le Saint-Esprit agit non seulement en nous, mais autour de nous. Les témoignages sont nombreux. Enfin, de même que la colère, l'amertume, le ressentiment rendent malades, le pardon, lui, est source de guérison physique. Là aussi, les cas concrets abondent.

Nous pourrions conclure avec L. Basset que «pardonner, c'est accepter ce qui est arrivé comme du passé et non comme le dernier mot sur autrui ou sur soi», tout en se rendant compte que ce n'est pas une démarche toujours facile⁴³.

**AVEZ VOUS PENSÉ À RENOUVELER
VOTRE ABONNEMENT POUR 1998?**

43 L. Basset, *Le pardon originel*, 448.

DES LIVRES À LIRE

Michael Drosnin: *La Bible: le code secret* (Paris: Robert Laffont, 1997)

«Mais toi, ô Daniel, tais les mots et scelle le livre jusqu'au temps de la fin.» (Dn 12:4)

«La Bible est construite comme de gigantesques mots croisés. Elle comporte, du début à la fin, des mots codés qui nous racontent une histoire cachée.» Telle est la prétention de Michael Drosnin dans son livre, traduit de l'américain. Caché dans le texte hébreu de l'Ancien Testament se trouve un réseau complexe, «une nouvelle révélation». «Il y a une Bible sous la Bible.» «Nous disposons bien de la première preuve scientifique qu'il existe une intelligence au-delà de la nôtre.» (p. 54) Attendant l'avènement de l'ordinateur, la Bible peut être lue maintenant «comme elle avait toujours été destinée à l'être» (p. 30).

Ancien reporter des prestigieux journaux *Washington Post* et *Wall Street Journal*, Drosnin base ses affirmations sur les recherches mathématiques et informatiques, notamment celles du Dr Eliyahu Rips, un mathématicien israélien reconnu mondialement, ainsi que sur les confirmations d'autres chercheurs mathématiciens réputés des Universités de Harvard et de Yale et de l'Université hébraïque de Jérusalem. Les résultats ont aussi été vérifiés par un cryptologue du Département américain de la défense.

En Genèse 14, le chapitre rapportant la campagne militaire des Mésopotamiens coalisés contre les rois des villes de la vallée du Jourdain, sont codés Hussein, Scud, missile russe et la date du 18 janvier 1991. C'est bien le jour où l'Irak a lancé le premier missile Scud contre Israël.

Il y a aussi de la culture codée dans la Bible. Shakespeare, «présente sur scène» Macbeth et Hamlet. Homère est identifié comme poète grec. Beethoven, Jean-Sébastien Bach sont codés comme musiciens allemands et Rembrandt comme Hollandais et peintre.

L'illustre inventeur Edison se trouve codé avec «ampoule électrique» et les célèbres frères Wright sont codés avec «avion».

Les événements historiques les plus marquants sont prédits, codés, bien sûr. Amérique et Révolution et la date de 1776. Napoléon apparaît avec France, Waterloo et Elba. Hitler se trouve avec d'autres mots: «homme mauvais», «nazi et ennemi» et «massacre». Roosevelt, Churchill et Staline y figurent aussi. Yitzhak Rabin est codé avec «l'assassin assassinera» et Amir, le nom de son assassin.

Doté de centaines de découvertes codées dévoilant des événements historiques et des prédictions même de «l holocauste atomique» à venir déterminant «la fin des jours», l'auteur pose la question: «Cela prouve-t-il qu'il existe un Dieu?... Bien d'autres diront que nous avons maintenant la première preuve séculaire de son existence.» Pourtant avoue-t-il:

J'ignore si c'est Dieu. Je sais seulement qu'aucun être humain n'aurait pu, il y a trois mille ans, coder la Bible et prévoir le futur... Le code de la Bible nous engage à accepter... que nous ne sommes pas seuls... Mais le code n'existe pas seulement pour annoncer l'existence du codeur. La Bible a été codée pour nous adresser un avertissement. (p. 54)

Telles sont les affirmations théologiques fondées sur «la Bible sous la Bible», «la nouvelle révélation» et «la Bible lue comme elle avait toujours été destinée à l'être». Tout cela grâce aux mathématiciens et informaticiens qui ont découvert la Bible codée. Qu'en est-il pour l'exégèse, surtout l'exégèse historico-grammaticale? C'est sans doute trop démodé!

Plusieurs des plus importants tirages de la Bible codée sont reproduits dans le livre. Il y a presque une centaine d'extraits hébreux illustrant les mots codés ainsi que l'approche au texte de ce genre de recherche. On est frappé par la méthode. Voici quelques exemples:

1. Le texte consonantal de Nombres 3:24 lit *ns'byt 'b lgrsny* «le chef de la maison du père des Guershonites»; dans le texte codé, on trouve une division différente des consonnes *ns'byt 'bl grs* traduite «président, mais il a été chassé». De plus, ce message codé se trouve près du mot «Watergate» lu verticalement dans une série de six lignes de texte depuis Genèse 28:21 jusqu'à Nombres 19:18. La Bible aurait donc prédit la chute de Nixon! Tant pis pour les pauvres Guershonites et leur maisonnée!

2. «Effondrement économique» est codé verticalement dans une série de 29 lignes de texte depuis Exode 20:9 jusqu'à Deutéronome 11:6, chaque lettre intercalée par 3 lignes. L'année 1929 est codée horizontalement dans Nombres 10:8, chaque lettre représentant un chiffre hébreu est intercalée par une lettre ne figurant pas dans le code. C'est la prédiction de la grande dépression américaine. S'agit-il de l'éco-exégèse?

3. «Homme sur la lune» se trouve disposé diagonalement dans les Nombres de 19:20 à 27:1. «Vaisseau spatial» le croise codé horizontalement dans Nombres 22:25. La première expression couvre 31 lignes

avec des intervalles de 4 lignes entre les lettres faisant partie du code. La deuxième expression se trouve sur une seule ligne avec des intervalles de 5 lettres qui ne figurent pas dans le message codé. La spatio-lunégi-se!

Peut-être trouvera-t-on, un jour, dans la Bible les mots codés s'entrecroisant verticalement, horizontalement et diagonalement: «Drosnin», «mauvais», «calcul». Et je ne serais pas davantage surpris d'entendre dire que des chercheurs mathématiciens, informaticiens ont trouvé codé quelque part dans la Bible, entre Genèse 1:1 et Apocalypse 22:21, les mots avec des intervalles de centaines de lignes et de milliers de lettres: «Bible codée», «poisson d'avril»!

Ronald BERGEY
professeur d'Ancien Testament
à la Faculté de théologie réformée d'Aix-en-Provence

Oscar Cullmann: *La prière dans le Nouveau Testament*
(Paris: Cerf, 1995)

André Bardet: *Le pain du ciel dans le Christ Jésus*
(Genève: Labor & Fides, 1995)

1°) C'est avec reconnaissance que l'on reçoit ce livre d'Oscar Cullmann (né en 1902), qu'il présente comme la conclusion de son long travail théologique. Ce livre tranche dans la morosité des publications théologiques actuelles. De plus, les ouvrages touchant à la Bible deviennent de plus en plus techniques, ce qui en soi n'est pas un mal, mais cela donne l'impression d'une distance entre la recherche et le chercheur, comme si celui-ci ne voulait surtout pas s'impliquer dans ce qu'il écrit. D'un côté, la vie spirituelle, la prière, la foi; de l'autre, la recherche scientifique, l'étude dite objective; tout cela ne devant surtout pas se mélanger.

O. Cullmann est un théologien, et tout vrai théologien sait que faire de la théologie est une forme de prière. Quand Cullmann parle de la prière, il ne fait pas de la «piété» dans le sens mauvais du terme; son livre n'est pas une simple réflexion spirituelle: c'est le livre d'un théologien qui prie. Prier pour lui n'est pas une affaire privée; elle est le moteur même de sa recherche et de son enseignement.

Dans une première partie, l'auteur pose d'emblée les difficultés de la prière aujourd'hui: désaccoutumance, doute sur son efficacité, a-t-elle une raison d'être puisque tout est décidé par Dieu? Ne serait-elle qu'une illusion? Ces objections ne sont pas le fait seulement d'incroyants; elles sont aussi souvent exprimées par des penseurs chrétiens comme, par exemple, Dorothée Sölle, que Cullmann cite souvent.

A ces questions, Cullmann veut apporter une réponse, mais il ne le fait pas sans avoir, d'abord, dans une seconde partie, étudié les affirmations du Nouveau Testament sur la prière.

Son plan est tout à fait classique. En premier lieu, les synoptiques, et plus particulièrement de nombreuses pages consacrées au Notre Père. Ce que souligne Cullmann, c'est que la prière apparaît dans les synoptiques comme des demandes qui touchent aussi le domaine matériel, comme celle bien concrète du pain. L'auteur aborde également la question très controversée de la dernière demande du Notre Père: la prière contre la tentation.

Ensuite, la prière dans les écrits pauliniens où, au contraire des synoptiques, c'est la louange qui est majoritaire.

Dans les écrits johanniques, O. Cullmann reste fidèle à ses précédentes recherches. Il s'arrête particulièrement au verset 24 du chapitre 4 de l'évangile de Jean, pour montrer que la prière est reliée intimement à la personne du Christ.

Dans la troisième et dernière partie, O. Cullmann propose des réponses aux questions qu'il posait dans la première. Voici le résumé qu'il en donne dans sa conclusion: Dieu n'a pas besoin de notre prière, mais il la veut. Nous prions celui qui est en nous et en dehors de nous. Nous avons besoin de l'aide de l'Esprit pour prier. L'exaucement de nos prières implique que nous soyons prêts à nous soumettre à la volonté de Dieu. Cette possibilité d'exaucement n'est pas en contradiction avec l'immutabilité de son plan. Il nous faut perséverer en toute occasion dans la prière. Dans la période du «déjà et pas encore» où nous sommes, notre prière nous associe au combat de Dieu contre le mal. Le Nouveau Testament comporte peu de prières adressées à Christ; en revanche, celles du Christ à son Père sont pour nous des modèles.

Il est difficile de résumer en quelques lignes ce livre et d'en montrer toute la richesse. C'est une étude solide sur un point important et trop souvent négligé du Nouveau Testament. Mais c'est en même temps un livre qui aide et guide la méditation et la prière. Il ne peut pas se lire vite; ou plutôt, on peut sans cesse relire avec profit nombre de ses pages. C'est cela, au fond, la vraie et pleine théologie.

Pour ce témoignage, merci M. Cullmann.

2°) Le petit livre d'André Bardet se situe dans la ligne des recherches liturgiques des Eglises suisses romandes. C'est un essai sur la célébration de la Cène dans les premiers siècles chrétiens.

L'auteur veut faire œuvre de vulgarisation et il y réussit bien. Son propos est clair et il n'hésite pas à dire de qui il est redévable, nommant en particulier dom Gregory Dix.

Il commence par citer les racines juives de la Cène, en parlant souvent de la *Berakah*, mais sans situer celle-ci. S'agit-il de la *Berakah* quotidienne, ou de celle du repas de sabbat? Il est dommage, à ce sujet, que Bardet ne parle pratiquement jamais du sabbat; pourtant le rythme de la Cène dans l'Eglise primitive est bien lié à celui-ci: le jour dominical est fixé au lendemain du sabbat. De plus, la bénédiction qui précède le repas du sabbat fait penser, par le passage du pain et d'une coupe, à la Cène.

Mais il faut se garder d'aller trop loin dans cette recherche de l'arrière-fond juif des sacrements chrétiens; la plupart des textes rabbiniques que l'on invoque dans la formation du christianisme sont postérieurs à sa naissance.

Après un survol des premiers siècles, l'auteur s'arrête au quatrième, dont il a raison de souligner l'importance. Ensuite, il présente les grandes traditions orientales et occidentales. Il le fait d'une manière claire et agréable, en donnant de nombreuses citations.

L'ouvrage va jusqu'à la Réforme. On pourra regretter que la pensée de Calvin soit présentée trop brièvement; mais l'intention d'André Bardet n'est pas d'exposer la doctrine de la Cène, mais sa liturgie; c'est pourquoi il cite des textes liturgiques qui sont bien en accord avec la pensée du Réformateur: «C'est qu'en certaine Foi nous recevions son corps et son sang; voire lui tout entièrement, comme lui étant vrai Dieu et vrai homme est véritablement le saint pain céleste, pour nous vivifier.»¹

Il ne faut pas chercher dans ce livre l'exposé d'une thèse savante. En revanche, il s'agit d'un livre de bonne vulgarisation dont nous manquons trop dans notre protestantisme de langue française. Un exposé clair, trop rapide diront certains, et une palette de citations d'époques variées. De quoi se faire une idée sur la question.

Alain-Georges Martin
pasteur

1. Page 117, extrait de *La Forme des prières et chants ecclésiastiques*.

EUGÈNE BERSIER (1831-1889)

Stuart LUDBROOK*

Bersier, grand de taille, large dans ses sympathies et ferme dans ses convictions évangéliques, reste une personnalité attrayante, voire originale. Sa passion pour l'action sociale et ses activités en faveur du rapprochement entre protestants témoignent d'une forte volonté d'œuvrer pour l'affermissement de l'Eglise chrétienne. L'évangéliste devenu prédicateur et moraliste de Taitbout, administrateur d'œuvres protestantes, fondateur de l'Eglise évangélique de l'Etoile à Paris, est une figure marquante du protestantisme français.

I. Sa formation, sa famille et ses amis

Eugène, Arthur, François Bersier est né le 5 février 1831 à Morges, dans le canton de Vaud. Son père, Jacques Bersier, de nationalité suisse, ainsi que sa mère, Louise Coindet, née en Angleterre de père Suisse, descendaient de huguenots français, exilés pour cause de religion. Sa grand-mère maternelle était Anglaise, ce qui lui permit, dès son enfance, de parler couramment l'anglais¹.

Eugène Bersier a vécu à Genève, quai des Bergues, de 1838 à 1848. Sa mère, veuve, dut l'élever seule et fut confrontée à des difficultés financières. La conversion de Bersier à la foi chrétienne est attribuée à la lecture du discours sur *La joie* d'A. Vinet². Il suivit une instruction religieuse le préparant à recevoir

* Stuart Ludbrook, pasteur baptiste, rédige une thèse sur la liturgie de Bersier.

1. *Recueil de souvenirs de la vie d'Eugène Bersier* (Paris: Fischbacher, 1911), 2 dit *Souvenirs*.

2. *Ibid.*, 29-30. A. Vinet, *La joie, Nouveaux discours sur quelques sujets religieux* (Œuvres d'Alexandre Vinet, Lausanne/Paris, 1913), 361-384, cité par B. Bürki, *Cène, Eucharistie de l'Eglise* (Fribourg: Ed. Universitaires, 1985), vol. B, 36.

la confirmation auprès du pasteur E. Demole qui, tout en appartenant à l'Eglise nationale de Genève, enseignait à l'Oratoire sous les auspices de la Société évangélique. En 1848, afin d'échapper à Genève, dont l'ambiance lui semblait étouffante, Bersier est parti pour les Etats-Unis, où habitait son frère aîné, Auguste. Il s'intéressa à la communauté huguenote de New Rochelle. Après un séjour pénible marqué par un lourd travail et de longues luttes intérieures, il prit la décision de devenir pasteur et revint en Europe, ayant appris l'hébreu et le grec et s'étant ménagé quelques économies afin de payer ses études de théologie³.

L'éducation générale et théologique de Bersier s'effectua en grande partie à Genève. Il fit ses études secondaires au Collège de Genève. A son retour d'Amérique, il passa quatre années à la Faculté de théologie de l'Oratoire. Voici ce qu'écrivit à son sujet L. Ruffet:

Bersier, Bersier (...) Nous demeurions ensemble à Champel, près de Genève. Plus jeune que lui de quelques années, j'éprouvais déjà pour lui cette admiration affectueuse, qui n'a fait que grandir avec les années, jusqu'au jour où Dieu, dans son insondable dessein, l'a retiré brusquement à lui. Je le vois encore dans son étroite petite chambre entourée de livres, vraie cellule où sa lampe brûlait tard, où il se levait matin; sur sa table, à portée de main, les ouvrages de Vinet à mesure qu'ils paraissaient. Avec quel soin il les lisait, ou plutôt il les étudiait⁴.

En janvier 1854, Bersier soutient sa thèse de baccalauréat en théologie sur *La méthode de l'apologétique*. Après ses études à Genève, il fréquente deux Facultés de théologie en Allemagne. Ses études de théologie terminées, Bersier s'installa à Paris où il rencontre la famille de Pressensé, surtout Edmond, l'un des pasteurs de la chapelle Taitbout. Grâce à son appui, Bersier peut s'intégrer dans ce milieu parisien cultivé. Il se met donc au service des œuvres fondées par H. Lutteroth, comme la Société évangélique de France. Il se rattache à l'Union des

3. *Souvenirs, op. cit.*, 33.

4. Louis Ruffet, «Lettre de Suisse », *Revue chrétienne*, 44 (1897:I), 470-474. Cf. *Souvenirs, op. cit.*, 46. Louis Ruffet (né à Nyon en 1836), pasteur, professeur et théologien évangélique en Suisse.

Eglises évangéliques libres. En 1855, il acquiert la nationalité française en tant que descendant d'émigrés français.

En mai 1854, Bersier se fiance à Marie Hollard; le mariage est célébré le 10 février 1855 sous la présidence d'E. de Pressensé. Cinq enfants naîtront de cette union. La famille Hollard a influencé la carrière de Bersier. Henri Hollard, son beau-père, fonde en 1854 la *Revue chrétienne*, à laquelle Bersier contribue régulièrement. Henriette Hollard, sa belle-sœur, compose la musique pour les répons liturgiques introduits à l'Eglise de l'Etoile. Roger Hollard était un ami très proche⁵.

Par son mariage, Bersier s'apparente aussi à la famille de Pressensé. Leur amitié a duré jusqu'à la mort de Bersier, comme en témoignent leurs relations épistolaires. Malgré leurs différences de tempérament et de caractère, leur collaboration s'est poursuivie même après leurs désaccords consécutifs au départ de Bersier de la chapelle Taitbout. Un échange de lettres particulièrement franc atteste de leurs différences d'opinion. E. de Pressensé accueille froidement le ralliement de Bersier aux Eglises réformées, sans pour autant lui manifester de l'acrimonie.

Il est impossible d'évoquer les amis de Bersier tels J.-F. Astier, F. Lichtenberger, A. Sabatier, Frank Puaux et L. Pilatte⁶.

II. Sa carrière pastorale

A) *Evangéliste et administrateur (1855-1860)*

Bersier est consacré pasteur par E. de Pressensé le 5 septembre 1855 à la chapelle Taitbout. Il participe activement à la création de l'UCJG en France en 1855 et assiste souvent aux assemblées et conférences universelles de l'Alliance Evangélique. De 1855 à l'automne 1858, il travaille dans la petite station d'évangélisation créée Faubourg-Saint-Antoine par la Société évangélique de France. En octobre 1858, il devient

5. Roger Hollard (1838-1902), fils de Henri Hollard, beau-frère de Bersier, a été pasteur des Eglises libres au temple du Luxembourg, rue Madame, de 1867 à sa mort.

6. Dans les *Souvenirs*, Marie Bersier présente très succinctement des portraits de nombreux amis du foyer Bersier.

l'adjoint de Victor de Pressensé, au 47, rue de Clichy⁷, et participe à l'administration de plusieurs sociétés religieuses. Tout au long de sa vie, il a assuré des collectes de fonds pour ces œuvres en faisant des tournées en France, ce qui lui permet de se familiariser aussi avec les Eglises réformées.

B) Prédicateur et moraliste à la chapelle Taitbout (1860-1869)

Dès 1860, Bersier est appelé comme remplaçant temporaire à la chapelle Taitbout (rue de Provence). En 1863, il y devient pasteur titulaire avec E. de Pressensé. La prédication de Bersier attire bien des protestants de Paris et des environs, qui n'en deviennent pas pour autant membres des Eglises libres⁸. Conférencier prisé sur les questions éthiques, Bersier rend visite à V. Hugo et apprécie Sainte-Beuve:

Nul n'a mieux sondé l'homme du XIX^e siècle, nul n'a mieux dit ses blessures, ses découragements et ses faiblesses intérieures comme aussi, dans une autre sphère, nul n'a mieux analysé l'œuvre mystérieuse de la grâce et les secrets de l'âme pénitente que l'historien de Port-Royal⁹.

Littéraire, Bersier a rédigé des articles sur Renan, Pascal et Rousseau.

Il a défendu la doctrine évangélique contre ses détracteurs en prônant une confession de foi pour les Eglises réformées:

Le bon sens affirme qu'une société religieuse ne peut exister sans croyances communes; il est d'un autre côté historiquement certain que l'Eglise réformée a une foi religieuse exprimée dans ses liturgies; qu'elle ne peut être confondue avec une école de philosophie déiste, ou avec la religion judaïque, qu'elle ne peut tolérer dans ses chaires un enseignement qui ne fait du Christ qu'un simple rabbin d'Israël et de sa religion, qu'une morale plus ou moins incomplète¹⁰.

7. Immeuble qui devint, en 1919, le siège de la Fédération protestante de France.

8. *Souvenirs, op. cit.*, 146-147.

9. «Revue du mois» du 14 janvier 1855 dans la *Revue chrétienne* 2 (1855), 63.

10. *Revue chrétienne* 13 (1866), 189.

C) Fondateur de l'Eglise évangélique de l'Etoile (1869-1877)¹¹

Bersier, qui habitait au 216, boulevard Péreire, organise en 1866 un service du soir (avec prédication le dimanche et le mercredi) dans une salle d'école rue de l'Ouest à Neuilly. Cette œuvre, qui dépendait à son origine de la Société évangélique de France, devient rapidement une annexe de la chapelle Taitbout. C'est ainsi qu'est née une véritable Eglise: l'Eglise évangélique de l'Etoile. Dès le mois de mars 1869, un conseil presbytéral est constitué et, le 3 octobre de la même année, une école du dimanche commence. Pendant l'hiver du siège de Paris, les cultes sont interrompus jusqu'au 27 mars 1871, date de la réouverture de la «Petite Etoile»¹². Pendant la Commune de Paris, les cultes sont interrompus de 2 avril au 11 juin 1871.

Le 15 mars 1873, le Conseil de l'Eglise prend la décision unanime de construire une nouvelle chapelle. Le 1^{er} juillet 1873, la chapelle de l'Etoile se constitue en association autonome¹³; ainsi est rompu le lien officiel avec la chapelle Taitbout, même si Bersier préside, en juin 1873, le Synode national des Eglises libres à Saint-Jean-du-Gard¹⁴. Le 18 août 1873, le terrain initial est acquis et un architecte suédois, W. Hansen, est engagé¹⁵. A l'inauguration du temple de l'Etoile, qui a lieu le 29 novembre 1874, Bersier prêche son sermon *La mission des apôtres* et conclut par cette prière improvisée:

Ô Jésus-Christ, divin chef de l'Eglise, roi de justice et de vérité, lève-toi et montre à ce siècle, qui l'ignore, la puissance et la beauté de ton Evangile éternel, et puisque ce sanctuaire s'est ouvert à ta gloire, daigne dès ce premier jour le sanctifier de ta présence. Que ta Parole seule y soit enseignée, que ta grâce seule y soit présentée et que, chaque fois que nous serons assemblés en ton nom, nous

11. Le récit de Bersier se trouve dans la notice préliminaire (27 pages) de *La mission des apôtres*, discours prononcé le 29 novembre 1874 à l'occasion de la consécration de l'église de l'Etoile (Paris: Fischbacher, 1875) (*Sermons*, tome V, 2-80), cf. *Souvenirs*, op. cit.

12. *Souvenirs*, op. cit., 245 et 293.

13. Notice préliminaire 5, dans *La mission des apôtres*, op. cit.

14. *Souvenirs*, op. cit., 345.

15. *Op. cit.*, 338.

puissions sentir se réaliser ta promesse: Voici, je suis tous les jours avec vous. Amen¹⁶.

L'innovation principale de la cérémonie consiste dans les répons liturgiques impeccables chantés par un chœur de soixante voix. Dès décembre 1874, le culte est assuré non seulement le dimanche à 16 heures, mais également le dimanche matin.

En 1877, l'Eglise de l'Etoile fait preuve de vitalité en fondant l'Ecole professionnelle de jeunes filles de Paris dans un bâtiment contigu à l'église¹⁷.

D) *Ministère pastoral au sein des Eglises réformées (1877-1889)*

Le 6 avril 1877, le Consistoire de l'Eglise réformée de Paris ratifie la décision du Conseil presbytéral de l'Eglise des Batignolles d'incorporer l'Etoile dans les Eglises réformées. Sur la demande expresse de Bersier – qui obtient le statut de pasteur auxiliaire et ne reçoit donc aucun traitement de l'Etat – le territoire de Levallois-Perret est confié à cette paroisse. Bersier, qui est installé le 3 juin 1877 à l'Oratoire du Louvre dans ses fonctions de pasteur réformé, voit dans l'adhésion de l'Etoile aux Eglises réformées, non seulement un passage qui modifie son statut administratif, mais aussi une transformation de son propre ministère.

A partir de 1878, Bersier participe au travail d'évangélisation de la Mission McAll dans un quartier populaire de Paris et maintient son soutien à l'action missionnaire d'outre-mer. Il s'oppose à la réforme de Jules Ferry et demeure hostile à l'abandon des écoles protestantes à l'Etat. Après en avoir écrit une histoire populaire, il inaugure le monument en l'honneur de l'amiral de Coligny, monument qui est situé près de l'Oratoire du Louvre.

16. *La mission des apôtres*, op. cit., 108.

17. Ce bâtiment héberge, depuis les années 1980, les studios de la radio parisienne «Fréquence Protestante».

E) Appréciations de la vie de Bersier

Le 18 novembre 1889, au retour d'une soirée d'évangélisation boulevard Barbès, Bersier est mort d'une crise cardiaque en pleine activité pastorale. Il était âgé de 58 ans. Ses obsèques sont célébrées à l'Etoile, le vendredi 22 novembre. Dans le discours d'ouverture, Louis Vernes, pasteur de l'Eglise des Batignolles et président du Consistoire réformé de Paris, rappelle l'activité de Bersier en faveur des Eglises réformées:

Il avait pris une part considérable, je pourrais dire prépondérante, à l'organisation synodale officieuse de notre Eglise. Elle avait en lui un défenseur aussi judicieux qu'énergique de ses intérêts et de ses droits¹⁸.

Dans son éloge, le pasteur Jules Vinard, témoin proche de l'action quotidienne de Bersier en tant que son suffragant depuis 1888, discerne avec le recul le caractère particulier de cette Eglise:

L'originalité frappante de l'Eglise qu'il a fondée, c'est qu'elle était à la fois, entre ses mains, un des sanctuaires les plus recueillis où les âmes croyantes fussent heureuses de s'abriter, et l'aréopage ouvert où toutes les opinions de notre temps pussent écouter l'apologétique chrétienne la plus réfléchie et la plus hardie¹⁹.

Ensuite intervient le pasteur Ph. Mouline, qui succède à Bersier en 1887 en tant que président de la Commission permanente du Synode général officieux. Après avoir remarqué sa contribution significative à ce poste élevé, il souligne l'assiduité de Bersier et son caractère bienveillant:

... Il était pour nous une lumière et une autorité, une autorité bienfaisante qui se faisait aimer autant que respecter. Quelle amérité dans ses rapports avec tous ses collègues! Quelle largeur de vues! Quel respect pour les personnes! Comme il savait à propos faire vibrer la corde de la charité, et se prêter à toutes les concessions qui pouvaient procurer la paix, sans compromettre la vérité. La débonnaireté était un charme de plus de cette grande personnalité²⁰.

18. Collectif, *Service funèbre de M. Eugène Bersier, pasteur de l'Eglise réformée de France, célébré le vendredi 22 novembre 1889 à l'Eglise évangélique de l'Etoile* (Paris: Eglise Evangélique de l'Etoile, 1889), 12. Il se trouve également dans *Le Christianisme au XIX^e siècle*, du 28 novembre 1889. Les discours d'adieu aux obsèques furent imprimés dans *Le Matin* du 23 novembre 1889.

19. *Ibid.*, 18.

20. *Ibid.*, 25.

Après l'Inspecteur ecclésiastique du Consistoire de l'Eglise luthérienne de Paris, le pasteur Félix Kuhn exprime l'affection qui surmonte les différences confessionnelles:

Nous l'aimions parce que nous savions que, si attaché qu'il fût à la foi de votre Eglise réformée, son large esprit s'élevait à ces hauteurs sereines où l'on entrevoit toutes les réalités du Royaume de Dieu et où l'on s'écrie avec le Symbole des Apôtres: «Je crois la sainte Eglise universelle et la communion des saints...»²¹

M. le baron Fernand de Schickler, président de la Société de l'histoire du protestantisme français depuis 1865, retrace l'activité de Bersier en tant qu'historien du protestantisme français:

Bersier ne séparait pas l'histoire protestante de la foi protestante: que l'une était la vivante démonstration de l'autre...²²

III. Ses écrits

Bersier a beaucoup écrit, notamment dans les journaux tels que *La Revue chrétienne* et le *Journal de Genève*. On lui doit aussi quelques articles d'encyclopédie consacrés à la célébration du culte. La plupart de ses interventions dans les Eglises se retrouvent dans ses *Sermons*, sept volumes parus à Paris entre 1863 et 1884 chez Fischbacher, comme la plupart de ses œuvres.

Parmi ses discours de circonstance, les plus importants à nos yeux, figurent *La Commune*, *L'Eglise* et *La Révocation*. La majeure partie de ses écrits historiques ont été rassemblés dans l'ouvrage posthume *Quelques pages de l'histoire des huguenots* (1890), préfacé par A. Sabatier. Toutefois, il ne faut pas oublier son *Histoire du Synode général de l'Eglise Réformée de France* consacrée au synode de 1872, ainsi que *Coligny avant les guerres de religion* (1884).

Pour comprendre ses opinions théologiques en 1877 et leur incidence sur la vie des Eglises, il faut consulter l'ouvrage polémique et biographique *Mes actes et mes principes, réponse aux attaques de M. J.-F. Astié*.

21. *Ibid.*, 30.

22. *Ibid.*, 51. Fernand, David, George (baron) de Schickler (Paris, 1835 Paris, 1909).

IV. Héritage pour l'Eglise

Bersier, théologien de l'Eglise universelle, spécialiste de l'éthique pratique, ce prédicateur évangélique du Christ, «le Souverain Prédicateur... le Maître des cœurs et des consciences»²³, devient liturgiste de la foi réformée. Beaucoup de ses écrits mettent en valeur l'Eglise:

L'Eglise, c'est-à-dire cette famille dont seul Dieu connaît les membres, cette grande cité des âmes dont nos Eglises diverses ne sont que d'imparfaites réalisations. (...) Reconnaissions et saluons l'Eglise universelle partout où se retrouve la foi qui a fondé l'Eglise, partout où les cœurs s'unissent au nom de Jésus-Christ, leur Sauveur et le nôtre²⁴.

Sa prédication visait à présenter une théologie évangélique qui réponde aux interrogations de ses contemporains:

La croix *éclaire* ces trois formidables mystères que sont le péché, la douleur et la mort, et sur lesquels la science n'a jamais pu projeter de clarté. Rien ne les a jamais éclairés comme la croix...: la croix l'éclaire en nous révélant en Dieu une puissance de sympathie que l'homme n'eût osé rêver; il n'y a désormais plus de souffrance avec laquelle la croix n'ose se mesurer parce qu'il n'en est point qu'elle ne dépasse et ne console; si loin que nous descendions dans cet abîme, nous y trouvons encore Jésus-Christ qui nous précède, et partout où nous trouvons son amour, nous trouvons la consolation²⁵.

Bersier reste célèbre pour sa prédication, d'une lecture aisée.

A. Sabatier en explique la raison:

Bersier excellait dans la peinture des mœurs, dans les analyses psychologiques et morales; il y portait une finesse de regard, une justesse d'expression, une franchise admirablement tempérée par la charité évangélique, qui faisaient que ce que les auditeurs emportaient le plus souvent de ses discours, c'était le véridique portrait d'eux-mêmes qu'ils y avaient reconnu²⁶.

Il est quasiment impossible de résumer sa liturgie qui, à la

23. «La présence du Christ », *Sermons*, tome I, 348, sur le texte de Matthieu 28:20.

24. *Les ruines de Jérusalem*, discours prononcé à Amsterdam, dans l'ancienne église wallonne le 18 août 1867, lors de la cinquième assemblée universelle de l'Alliance évangélique (Paris: Meyrueis, 1867), cité selon *Sermons*, tome III, 278.

25. «La lumière du monde», *Sermons*, tome V, 22-23.

26. A. Sabatier dans *Le Temps* du 20 novembre 1889.

fois, pousse à l'adoration et exprime une théologie réformée. Voici la prière précédant la récitation du Symbole des Apôtres:

Seigneur, nous te rendons grâce de ce que tu nous a appelés à la connaissance du salut par la foi en Jésus-Christ notre Rédeempeur. Maintiens-nous dans la possession de la vérité, afin que, soumis aux enseignements des Saintes Ecritures, chacun de nous puisse confesser librement sa foi et dire en communion avec l'Eglise universelle...²⁷

Voici une prière pour introduire le culte, dont il parle si bien dans son article d'encyclopédie:

Mes frères, en nous présentant devant Dieu pour lui offrir notre adoration et nos prières et pour avoir part aux grâces qu'il a promises à tous ceux qui l'invoquent, humilions-nous tout d'abord devant Dieu comme cela convient à des pécheurs et, puisque par la vertu toute-puissante du sacrifice de notre Seigneur Jésus-Christ la rémission de leurs péchés est accordée à tous ceux qui les confessent, qui se repentent et qui croient, confessons-lui nos fautes avec des cœurs croyants, sincères et repentants, en implorant sa grâce et sa miséricorde²⁸.

Auteur aussi de nombreux cantiques, tels que «Anges du Très-Haut» et «Lève-toi, vaillante armée», son cantique «Sois consolé, Sion, lève-toi» se chantait sur la mélodie de G. F. Haendel, utilisée par la suite pour «A toi la gloire». Signalons au sujet de l'Eglise, «Ô Christ, Agneau de Dieu», qui témoigne de la passion de Bersier pour l'unité du peuple chrétien:

1. Ô Christ, Agneau de Dieu, qui par ton sacrifice
A voulu du Dieu saint apaiser la justice.

Et nous a sauvés par ta croix.

Fais de tes rachetés un seul peuple de frères
Qui, d'une même voix, élève ses prières
Pour te bénir, ô Roi des rois!

2. De ton divin amour, fais-nous sentir l'étreinte,
Et que, soumis enfin à ta volonté sainte,
Nous soyons tous unis à toi.

Puisque un même pardon nous rapproche et nous lie,

27. *Projet de révision de la liturgie des Eglises réformées de France* (Paris: Fischbacher & Grassart, 1888), 32.

28. *Liturgie à l'usage des Eglises réformées* (Paris: Fischbacher, 1874), 60-61.

Que par toi soutenus, vers la même patrie,
Nous marchions dans la même foi.

3. Trop souvent divisés par des luttes cruelles,
Tes enfants à ta voix se sont montrés rebelles.

Remplis-les d'un esprit nouveau.

Il est temps que par eux le monde te connaisse,
Et qu'il puisse, ô Seigneur, voir selon ta promesse,
Un seul pasteur, un seul troupeau.

4. A tes pieds réunis dans la sainte lumière
Bientôt nous oublierons tout ce qui sur la terre,
Nous a séparés pour un jour.

Que ton règne en nos coeurs dès ici-bas commence!
Par ton Esprit, Seigneur, fais-nous goûter d'avance
Ta paix divine et ton amour²⁹

Ce cantique, partant d'une théologie évangélique de la mort de Jésus, plaide en faveur de l'unité chrétienne. Il désigne la croix en termes de sacrifice et considère le Christ en tant que victime de propitiation. L'expérience du pardon, acquis à la croix, constitue la base de la fraternité chrétienne. Bersier ne perd pas de vue la portée missionnaire de l'unité chrétienne, qui anticipe l'ultime harmonie dans le culte céleste. Bersier associe des paroles de Jésus (Jean 17) à des promesses que l'on trouve chez le prophète Ezéchiel (chap. 34): «Un seul pasteur, un seul troupeau», tout en mêlant des allusions à l'expérience des fidèles de l'ancienne Alliance. Par exemple, «Tes enfants à ta voix se sont montrés rebelles», reprend le Psaume 95, cité en Hébreux 3 et 4. Ce texte solide nous paraît être une des meilleures compositions de Bersier.

V. Conclusion

Henri Monnier illustre le respect dont jouissait Bersier au sein des Eglises réformées en 1931:

Ce fils du romantisme et du Réveil a toujours eu la passion de la liberté. Il a incarné les plus hautes aspirations du protestantisme. Sa prédication n'a que très peu vieilli, et restera classique. Les leçons de sa vie n'ont rien perdu de leur actualité. Sa figure domine, dans

29. Les *Chants de l'UCJG de la Suisse romande* (Lausanne: Imp. Viret-Menton, 1904, 5e éd.), n° 466, attribuent ce cantique à Bersier.

l'histoire de l'Eglise, le siècle qui précède le nôtre. Et s'il est des saints vers qui se tourne la reconnaissance émue des chrétiens de la Réforme, Eugène Bersier est du nombre³⁰.

ÉCRITS DE BERSIER (en librairie):

La Révocation, discours prononcé dans le temple de l'Oratoire, le 22 octobre 1885, à l'occasion du deuxième centenaire de la Révocation de l'Edit de Nantes (1885), réédité sans les Appendices IV à VIII (Paris: Fischbacher et Librairie Protestante, 1985), 63.

LECTURES SUR BERSIER

Un témoin de la Commune de Paris: Eugène Bersier (Paris: Librairie d'Argences, 1982), extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France* (1981), 245-254.

«Eugène Bersier», *Cahiers de Foi et Vie*, collectif, 1931, 124.

M. Bersier, *Recueil de souvenirs de la vie d'Eugène Bersier* (Paris: Fischbacher, 1911).

B. Bürki, *Cène du Seigneur; Eucharistie de l'Eglise* (Fribourg: Ed. Universitaires, *Cahiers œcuméniques* 17A,B, 1985), 176 et 224. Cet ouvrage contient les liturgies de communion de Bersier, un commentaire ainsi qu'un résumé de sa vie.

A. Encrevé, D. Robert, «A l'occasion du centenaire de l'Eglise de l'Etoile, 1874-1975: Eugène Bersier (1831-1889)», *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme* (1976), 211-228.

L. Gambarotto, «La base de Paris: référence identitaire et unitaire des UCJG», *Etudes théologiques et religieuses* 67 (1992:3), 375-392.

30. Henri Monnier, «A propos du centenaire», 88, dans collectif, *Eugène Bersier, op. cit.*, 87-103.

LA HAINE DU MONDE

Pierre MARCEL*

Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous (...). Parce que vous n'êtes pas du monde et que je vous ai choisis du milieu du monde, c'est à cause de cela que le monde vous hait. (Jn 15:18-19)

Dans son dernier entretien avec ses disciples, la nuit qui précède sa mort, Jésus suit un plan rigoureux.

En lavant les pieds de ses disciples, Jésus leur révèle que l'humiliation du Messie est la cause effective de notre purification et de notre salut. Sa mort sur la croix met le comble à sa gloire et à la gloire du Père. La glorification du Christ implique la séparation d'avec ses disciples, la disparition de sa présence visible. Mais cette séparation inaugure le chemin que les disciples doivent suivre désormais: un chemin d'amour, à l'image de celui que le Christ a lui-même parcouru: «Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.» (Jn 13:34-35) Jésus fixe le but de notre vie humaine: l'union avec Dieu dans la maison du Père et il en précise le chemin: «JE SUIS le chemin, la vérité et la vie: nul ne vient au Père que par moi.» (Jn 14:4) Il faut croire en lui. Cette foi est puissante en œuvres; elle rend la prière efficace. Absent en raison même de sa gloire, le Christ est présent, en chaque disciple, par l'union mystique qu'accomplit le don du Saint-Esprit, attestée par la sainte Cène.

* P. Marcel (1910-1992) a été pasteur de l'Eglise Réformée de France et fondateur de *La Revue réformée*.

C'est alors que Jésus peut préciser, à l'intention de chacun de nous, deux relations distinctes:

– La relation réciproque qui unit chaque disciple à son Seigneur. C'est l'image du cep et des sarments, qui dépeint l'essence de la vie de l'Eglise: porter des fruits à la gloire du Père, en demeurant en Christ, dans son amour; garder ses commandements et, avec une joie pleine et solide, en tant qu'amis du Christ, pleinement initiés au sens de sa mort, accomplir la mission pour laquelle il nous a choisis et établis; porter un fruit qui demeure jusque dans la vie éternelle.

– Mais pour porter du fruit, en tant que disciples, nous ne sommes pas seulement en relation avec notre Sauveur comme le sarment avec le cep, nous sommes aussi en relation avec le monde. En préciser les termes pour dépeindre ensuite la mission du Saint-Esprit dans le monde par la prédication de l'Eglise et le témoignage de chacun, et la victoire finale des croyants, voilà ce que Jésus veut encore faire avant que monte vers le Père sa dernière prière de consécration et d'intercession.

Le dernier mot que le Christ a prononcé pour qualifier nos relations avec lui et avec nos frères dans l'Eglise était AMOUR. Le premier qu'il prononce quant à nos relations avec le monde, c'est la HAINE. Quel contraste!

«Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui; mais parce que vous n'êtes pas du monde et que je vous ai choisis du milieu du monde, c'est à cause de cela que le monde vous hait.»

La marque de l'Eglise, c'est l'amour; la marque du monde, de ceux qui ne sont pas renouvelés par le Saint-Esprit, c'est LA HAINE DE L'AMOUR, la capacité de haïr. La haine implacable du monde pour les «amis» de Jésus est le signe de la vérité, de l'authenticité de cette amitié. Notre initiation au mystère de la mort du Christ implique que nous soyons également initiés à la haine puissante du monde qui décida sa mort. L'amour de Dieu et la haine du monde doivent l'un et l'autre nous être révélés. Ce sont les deux mystères de notre existence. L'amitié pour Jésus déclenche l'inimitié du monde. Le monde hait le Christ, il ne peut donc que haïr ses amis; l'esprit du monde n'accepte et ne

reçoit que ce qui vient du monde, ce qui lui semble homogène avec sa manière d'être, de penser et d'agir: tout ce qui lui est hétérogène, il le rejette, il le hait. Car le monde est perdu!

L'œuvre du Christ est très exactement de choisir les siens, ses disciples «du milieu du monde» (15:19); c'est «du milieu du monde» (17:6) également que le Père les «donne» à son Fils. Cet appel et ce choix, ce don au Christ déclenchent la haine du monde et font des disciples des «objets de haine» (15:19). «C'est à cause de cela que le monde vous hait», dit Jésus. Le Maître n'étant pas du monde, ceux qu'il choisit ne sont pas non plus du monde (17:14-16); ils sont envoyés «dans le monde». S'ils étaient encore du monde, le monde aimerait ce qui est à lui. Le monde ne pourrait les haïr, comme il ne pouvait pas haïr les propres frères du Christ qui ne croyaient pas en lui (7:5-7).

Etre chrétien – tiré du monde, séparé – et, en même temps, être du monde, être aimé de lui, est une contradiction. Christ a témoigné que les œuvres du monde étaient mauvaises (7:7). Les disciples ne peuvent que prêcher la même parole et être impliqués dans la haine du monde! Nous avons à nous rappeler sans cesse l'enseignement de Jésus: «Le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'envoie.» (Jn 13:16) Après le lavage des pieds, cette affirmation est appliquée d'abord à la nécessité de l'amour mutuel parmi les disciples et à l'humilité de cet amour; maintenant le Christ l'applique à l'humiliation dans la persécution:

Il suffit au disciple d'être comme son maître, et au serviteur d'être comme son seigneur. S'ils ont appelé le père de famille Béelzébul, combien plus appeleront-ils ainsi ceux de sa maison. NE LES CRAIGNEZ DONC POINT. (Mt 10:24-25)

Ainsi l'attitude du monde à l'égard de Jésus conditionne son attitude à l'égard de ses disciples. Ceux qui l'ont persécuté, persécuteront aussi ceux qui parlent en son nom, et ceux qui ont gardé sa parole garderont aussi celle de ses disciples.

Mais d'où vient cette réjection de Jésus, sa persécution par le monde et la haine dont il est l'objet? DU PÉCHÉ, qui provient de l'ignorance du Père qui a envoyé le Christ. En fait, la haine du monde est inimitié contre Dieu. La venue du Christ n'était pas

qu'une simple présence corporelle; elle était accompagnée de paroles et d'œuvres. Le Fils a été envoyé par le Père pour le salut du monde (Jn 3:17), les paroles qu'il prononça, les œuvres qu'il accomplit, sont, étaient les paroles et les œuvres du Père:

Les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir (...) rendent à mon sujet le témoignage que le Père m'a envoyé. Et le Père qui m'a envoyé m'a lui-même rendu témoignage. Vous n'avez jamais entendu sa voix, vous n'avez jamais vu sa face, et sa parole ne demeure pas en vous. (Jn 5:36-37)

Les paroles que je vous dis, ce n'est pas de moi-même que je les prononce. C'est le Père demeurant en moi qui accomplit ses propres œuvres. (Jn 14:10)

C'est pourquoi la haine du Fils est haine du Père. «Ils ont haï et moi et mon Père.» (Jn 15:24)

Le rejet de Jésus est un péché, différent de tous les autres péchés. Il est inexcusable, parce que le monde est tenu pour responsable de discerner la vérité quand la vérité lui est présentée. Mais il refuse de voir, d'entendre et de comprendre!

Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père. Celui qui confesse le Fils a aussi le Père. (1 Jn 2:23)

Celui qui a le Fils a la vie; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. (1 Jn 5:12)

L'apostasie du monde est l'accomplissement de la prophétie: «Ils m'ont haï sans cause!» Sans autre cause que le péché, l'endurcissement dans le péché.

L'amour du péché conduit à la haine de l'amour, parce que seule la haine du péché donne l'amour de l'amour.

C'est pourquoi, à travers toute l'histoire du monde, deux grands courants agissent au cœur de l'existence humaine et s'opposent sans cesse comme l'eau et le feu:

i) Le premier est dû à l'action du Saint-Esprit. Par la puissance agissante de la Parole de Dieu incarnée en Jésus-Christ, il redirige vers son Créateur la création qui, par la Chute, s'était séparée de sa véritable origine. Entre l'homme et le Père céleste, l'Esprit saint établit une relation de filialité. Ce courant régénérateur est celui de la révélation de la Parole de Dieu, avec ses thèmes fondamentaux, à savoir: *la création, la chute et la*

rédecoration par Jésus-Christ dans la communion du Saint-Esprit.

ii) Le second courant est celui de l'esprit d'apostasie. Il cherche à éloigner l'homme et à le séparer du seul vrai Dieu. Formidable puissance religieuse, il domine le cœur de l'homme et le conduit à la déification de la créature, à l'idolâtrie de soi.

Cet esprit d'apostasie, cette haine du monde à l'égard du Christ et de ses disciples, qui est une haine contre Dieu, se manifeste non seulement entre gens du monde et disciples de Jésus d'une manière directe, mais dans toutes les activités humaines, qui ne veulent tenir compte ni du Christ ni de Dieu. Dans la fausse science, les philosophies, les idéologies, la politique, les conceptions historiques, dans le droit, dans les arts, dans la morale, la littérature, la radio, le cinéma, la télévision, etc., l'industrie, le travail, la publicité, etc. RIEN N'Y ÉCHAPPE! Chrétiens, nous sommes quotidiennement assaillis par le mépris du Christ et de Dieu, par d'innombrables voies convergentes, comme un îlot battu par la tempête... Nous ne pouvons éviter ce combat! Pour discerner l'esprit du monde de l'esprit du Christ, nous devons sans cesse rester en éveil, travailler avec acharnement, réfléchir, résister et tenir... Aucun chrétien, ici, n'a droit au repos. Aucun ne peut esquiver ce combat. S'il ne combat pas, c'est qu'il est du monde, ennemi du Christ et de Dieu.

Mais chacun reçoit deux consolations, témoin de la puissance de la Parole de Dieu. «S'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre», qui accomplit – quotidiennement pour ceux qui ont la foi capable de discerner les fruits de la foi – des choses merveilleuses: l'alliance de grâce, l'évangélisation et la mission. L'Eglise du Christ s'édifie, se réforme, s'accomplit, se remplit dans l'attente de la venue de son Epoux.

Voici la seconde consolation. Comme seuls nous ne pouvons rien, Christ nous apporte une promesse: la présence, l'illumination, la consolation, la communion du Saint-Esprit nous sont données. Esprit de prophétie, Esprit de force, Esprit de joie, Esprit de paix: l'Esprit de victoire sur le monde! C'est par là que le Christ terminera cet ultime entretien.

CRUCIFIXION ET RÉSURRECTION

Gérald BRAY*

A la croix, Christ n'a pas tendu les bras pour accueillir le monde; il a plutôt levé les yeux vers son Père dont il exécutait la volonté et apaisait la colère. Ce qui est pour nous un pardon gratuit a coûté le prix le plus élevé qui soit au monde: le sang innocent du Fils de Dieu.

I. La crucifixion

De tous les événements rapportés dans le Nouveau Testament, la crucifixion du Christ est de loin le plus connu, et celui dont on se souvient le mieux. Même les récits de la naissance du Christ, si familiers, ne sont guère évoqués qu'une fois par an. La mort du Christ, commémorée de manière spéciale le Vendredi-saint, nous est rappelée chaque fois que nous voyons une croix et que nous assistons à la Sainte Cène; nombre de prédications et quantité de livres évangéliques en parlent, de même que le témoignage personnel de tous ceux qui ont trouvé la paix avec Dieu. D'autres événements peuvent être mis de côté ou négligés pendant un certain temps, mais pas la croix, car elle est au cœur même du christianisme.

A) *La doctrine de la croix*

La place centrale de la croix dans la vie chrétienne n'est pas un hasard. Les croyants ne mettent pas longtemps à en souligner le

* Gérald Bray est professeur d'histoire de l'Eglise à la Samford University (Birmingham, Alabama, Etats-Unis). Il est l'auteur de *The Doctrine of God* (Leicester: IVP, 1993) et, plus récemment, d'un ouvrage magistral, *Biblical Interpretation Past and Present* (Leicester: Apollos, 1996). Ce texte a été traduit de *Evangel*, la revue de la Rutherford House (Edimbourg, juillet 1983 et été 1984), par Alison Wells.

sens. Sur la croix, le Fils de Dieu est devenu péché pour nous, il a payé la dette que nous avons contractée envers Dieu, il a satisfait les exigences de sa Loi et de sa justice, il a apporté la réconciliation à ceux qui étaient morts dans leurs péchés et il nous a fait entrer, par son sacrifice, dans le saint des saints, dans la présence de Dieu lui-même. Cette interprétation, que l'on appelle la «théorie de la substitution pénale» de l'expiation, a certes fait l'objet d'une opposition considérable de la part de ceux qui trouvent une telle idée immorale ou barbare, mais l'expérience a montré qu'elle seule a le pouvoir de changer la vie des hommes. Lorsque Paul est allé à Corinthe, il connaissait ce qu'on lui objecterait, et pourtant il a décidé de n'y rien savoir d'autre que Christ, et Christ crucifié (1 Co 2:2).

Les raisons pour lesquelles Paul a agi ainsi sont assez claires. En tant qu'apôtre, sa tâche était de prêcher la sagesse et la puissance de Dieu, et non ce qui est logique ou arrange les hommes. Il est trop facile de perdre cela de vue, surtout lorsque le préicateur est obligé d'aborder, dans ses prédications, des questions politiques et sociales, la vie familiale et d'autres sujets d'actualité. Pourtant le message de l'Ecriture est tout à fait clair: la croix et le message de salut pour «tous ceux qui sont appelés» *est de la plus grande actualité*. L'Eglise n'est pas un organisme composé de personnes bien intentionnées soucieuses de faire le bien. Elle est plutôt un curieux mélange de faibles, d'insensés, de méprisés et de rejetés; autrement dit, d'hommes et de femmes dont le monde ne veut pas, mais qui ont trouvé leur paix et leur gloire dans l'appel de Jésus-Christ.

Aujourd'hui, il est impératif de remettre l'accent sur *la doctrine de l'expiation*. Il se peut que certaines oreilles soient devenues sourdes à force de l'entendre, quoique l'expérience montre qu'il s'agisse plutôt des oreilles du préicateur que de celles de ses auditeurs. Dans notre société qui se veut «adulte», le péché et plus encore le pardon ne sont pas des sujets qui plaisent. Dans son roman à succès *Love Story*, Erich Segal a inventé une formule devenue célèbre: «L'amour dispense de demander pardon». De nos jours, on nous demande de tout accepter et de ne rien exiger; la réconciliation a perdu toute signification puisque, dans une relation

d'amour, un désaccord n'est pas concevable. Si Dieu est prêt à nous pardonner alors que nous ne le méritons pas, pourquoi ne ferait-il pas un pas de plus en nous acceptant tels que nous sommes?

Le glissement généralement insensible que plus d'un prédicateur opère de l'Evangile du pardon à un message d'acceptation inconditionnelle constitue une perversion de la foi évangélique. L'expiation accomplie par le Christ sur la croix ne signifie pas qu'il y ait «ouvert tout grand les bras pour nous». Il n'a rien fait de tel. Les bras de Jésus ont été écartés et cloués sur la croix, signifiant ainsi l'impuissance humaine de la victime expiatoire qu'il était. A la croix, Christ n'a pas tendu les bras pour accueillir le monde; il a plutôt levé les yeux vers son Père dont il exécutait la volonté et apaisait la colère. Ce qui est pour nous un pardon gratuit a coûté le prix le plus élevé qui soit au monde: le sang innocent du Fils de Dieu.

L'importance de cet enseignement doit constamment être défendue contre toutes les attaques, surtout lorsqu'elles sont subtiles. De plus, nous devons nous souvenir que l'expiation, même si elle avait pu être réalisée autrement que par la croix, est destinée non seulement à nous permettre d'en comprendre le coût, mais aussi à nous servir de modèle pour aider et guider notre vie spirituelle. C'est là un grand mystère qu'il faut bien comprendre. Dieu savait que lui seul pouvait accomplir le sacrifice qu'exigeait le péché. Aucun être humain pécheur ne le pouvait, aucun ne pouvait même réaliser la moindre chose pour assurer son salut. En même temps, Dieu savait que le chemin de la croix – la mort par mortification de la chair et de ses désirs – était le seul moyen pour que l'homme pécheur puisse entrer dans sa présence. La Sainte Trinité ne peut accueillir quelqu'un dans sa communion s'il n'a pas subi cette transformation.

B) Justification et sanctification

Bien que la doctrine du purgatoire soit inacceptable, l'idée qui la sous-tend a une valeur certaine. Il n'existe pas de «grâce bon marché»; pas d'acceptation de l'homme par Dieu sans un changement radical dans sa vie. L'inacceptable dans la doctrine du purgatoire tient au fait que ce changement est relégué au deuxième plan, soit

dans cette vie, soit dans la vie à venir. John Wesley a bien exprimé l'essentiel des objections protestantes en disant qu'il comptait sur le Christ autant pour sa sanctification que pour sa justification. Dans la théologie de Wesley, le mot «Christ» évoque, en l'occurrence, la croix et son œuvre rédemptrice. Autrement dit, le Nouveau Testament enseigne que la croix est *à la fois* l'œuvre rédemptrice unique du Christ et le moyen par lequel cette œuvre assure peu à peu la sanctification dans nos vies. Plus la sanctification progresse, plus nous avons part à la crucifixion du Christ, le croyant, justifié par la foi, ayant accès au privilège de souffrir avec lui (cf. 2 Tm 2:12).

Paul le précise à de nombreuses reprises. En terminant sa lettre aux Galates à propos de la justification, il dit qu'il porte sur son corps les marques du Seigneur Jésus (Ga 6:17). Une interprétation purement spirituelle de ce propos est exclue par ce qu'il indique ailleurs, comme par exemple en 2 Corinthiens 4:10, où «la mort du Seigneur Jésus» est explicitement reliée à ses propres souffrances et ses propres persécutions. Pourtant il ne s'agit pas non plus de souffrances vicaires, bien que certains interprètent le texte de cette manière. Tous les croyants sont invités à communier avec les souffrances du Christ (Ph 3:10); point que l'apôtre Pierre souligne encore plus clairement (1 P 4:13).

L'appel à l'abnégation de soi dans le service du Christ est lié à la croix: «Je suis crucifié avec le Christ, et pourtant je vis» (Ga 2:20). Ici, Paul ne parle pas de l'expiation seulement, mais aussi de sa vie actuelle en Christ. C'est une erreur d'interpréter ce verset comme s'il présentait une série d'événements, la justification étant *suivie* par la vie nouvelle. C'est certes le cas, mais la croix se trouve au cœur de chacune des étapes, et pas seulement de la première, du pèlerinage qu'effectue le chrétien ici-bas.

C) La souffrance de Jésus

On pourrait évidemment s'étendre sur la question de la mortification; mais puisque nous en avons déjà parlé en liaison avec la croix, il est préférable de considérer, d'abord, les paroles de Jésus sur la croix se rapportant particulièrement à ce sujet. Il y en a deux, l'une et l'autre dans l'évangile de Jean. La première en Jean

19:26-27: «Femme, voici ton fils, Fils, voici ta mère.» Ces paroles nous permettent de ressentir la *douleur de la renonciation* que Jésus éprouve en s'arrachant au seul parent qu'il a sur terre. On trouve, bien sûr, plusieurs allusions à cela dans les évangiles. On peut même affirmer que les évangélistes se sont efforcés de mettre en évidence la distance que Jésus avait établie avec sa famille humaine, en particulier avec sa mère. Cela ressort de plusieurs récits: au Temple, à l'âge de 12 ans, aux noces de Cana et aussi, plus tard, dans son ministère (Mt 12:48-50)¹.

Pourtant, dans aucun de ces exemples, on ne peut dire qu'il y ait eu renonciation. Celle-ci faisait partie de son enseignement (Mc 10:29), mais ce n'est que sur la croix que la désolation d'une telle expérience apparaît. Jésus ne renonce pas seulement à sa mère; il donne à un autre sa place dans l'affection de celle-ci. Nous avons tendance à voir la chose du point de vue de Marie, comme si Jésus se préoccupait d'assurer la sécurité de sa mère dans sa vieillesse ou quelque chose de ce genre. Cela se peut, en effet, bien que les demi-frères de Jésus en auraient assumé la responsabilité sans en être priés, et que la croix ne soit guère le lieu pour régler un tel problème domestique!

Pour bien interpréter ce verset, il convient de le placer dans le contexte de la souffrance de Christ. Ce qui est en question, ce n'est pas la douleur des spectateurs mais *la sienne*. Dans cette perspective, ces paroles de Jésus, souvent comprises comme un simple détail touchant, constituent un défi vital pour chaque croyant. Combien d'entre nous sont prêts à placer Dieu avant leur famille? Bien sûr, la responsabilité que nous avons de nos familles ne doit pas être négligée; Jésus ne laisse pas Marie sans soutien. Mais combien d'entre nous seraient prêts à confier leurs êtres chers aux bons soins d'autrui, même pendant un court laps de temps? Sommes-nous attachés à notre parenté au point qu'elle a le pas sur notre vocation devant Dieu?

Cette question revêt, aujourd'hui, un caractère d'urgence. La menace qui plane sur la famille nucléaire, dans la société moderne, a conduit de nombreux chrétiens à renforcer les liens

1. Voir le livre de P. Wells, *Entre ciel et terre. Les sept paroles de la croix* (Lausanne: Ed. Contrastes, 1994).

familiaux. C'est ainsi que la richesse du mariage, une grande famille et l'amitié ont revêtu peu à peu une importance telle qu'il semble naturel, pour un croyant, d'y trouver son propre épousissement. Et pourtant comment ce qui est passager pourrait-il offrir une vraie satisfaction? Celui qui place son conjoint, ses parents ou ses enfants avant le Seigneur risque de les perdre. Trop de femmes célibataires ayant «tout sacrifié pour leur mère» restent, maintenant, sans rien. Voulons-nous produire une génération de veuves dans la même situation, privées de tout réconfort, parce qu'elles n'ont jamais appris les principes fondamentaux du renoncement?

D) *Le «rejet» de la croix*

La seconde parole de Jésus sur la croix est: «J'ai soif.» (Jn 19:28) Ici aussi, de nombreuses interprétations qui ont été proposées, parmi lesquelles les explications dites «naturelles», à savoir que le vinaigre devait servir à atténuer la douleur et à hâter la mort, sont à la fois sans valeur et non justifiées par le Psaume 69 (v. 21), dont l'auteur évoque les profondeurs de la misère où l'ont plongé ses souffrances. Ceux sur qui il aurait dû pouvoir compter se sont tournés contre lui, ne lui offrant que du vinaigre et du fiel. La soif de Jésus, c'est encore un autre aspect de sa souffrance: l'amertume du rejet. Ce thème revient souvent dans les Ecritures, d'Esaïe 53:3 à Jean 1:11. Jésus lui-même a reproché aux Juifs leur refus de lui-même et de son enseignement; un rejet semblable se trouve dans le ministère de Paul, qui a été chassé des synagogues et a été l'objet d'une opposition même de la part de certaines des Eglises qu'il avait fondées.

Tout cela est familier. Ce qui l'est moins, c'est la souffrance que Jésus et Paul ont endurée à cause de ce rejet. Le Fils de Dieu n'est pas venu chez des étrangers. Il est venu chez les siens, qui ne l'ont pas reçu. Nous savons également que l'enseignement de Jésus traite du rejet. Il a annoncé que son message serait comme une épée qui susciterait des divisions dans les familles et entre amis (Mt 10:34). Et, sur la croix, il a connu l'ultime rejet dont il avait parlé. Ses disciples l'ont abandonné et sa nation a approuvé sa crucifixion, allant jusqu'à supplier les autorités romaines de le

mettre à mort, bien que Pilate l'ait reconnu innocent.

Le chemin de la croix est celui du rejet par les hommes. Nous sommes bénis lorsqu'on nous insulte et nous persécuté, prononçant à cause du Christ toutes sortes de mensonges à notre sujet (Mt 5:11). Il est tristement vrai qu'en Occident les attaques lancées contre l'Eglise sont loin d'être injustifiées puisqu'elle a cherché son propre confort, pervertissant son message et abandonnant son premier amour. Les Eglises se mettent en quatre pour plaire aux non-croyants, les attirer et leur prouver que les chrétiens sont eux aussi concernés par les questions qui agitent le monde. Lorsque quelqu'un a le courage de dénoncer les nouvelles tendances de la société, il arrive trop souvent que les autorités ecclésiastiques se liguent avec la presse profane pour l'attaquer! L'amertume du rejet est souvent plus durement ressentie dans la maison de la foi. Les disciples du Christ sont appelés à partager son agonie aussi bien de cette manière que d'une autre.

E) Appel à l'engagement

Cela dit, un danger doit être évité. Jésus dit à ses disciples qu'ils devraient prendre leur croix pour le suivre (Mt 16:24). Qu'est-ce que cela signifie? Certains ont pensé que le croyant devait trouver sa propre croix, et la considérer comme un fardeau à porter. D'autres ont estimé tout obstacle, tout malheur et toute maladie comme étant la croix que Dieu leur envoyait. De nombreux chrétiens ont éprouvé une satisfaction de mauvais aloi, allant jusqu'à l'orgueil, face aux douleurs qu'ils ont endurées censément pour la cause de Christ.

Que faut-il dire à ce sujet? En premier lieu, porter sa croix est un *engagement*. Lorsque les croisés s'engageaient à combattre, ils «prenaient leur croix». Le signe de la croix, qui est fait lors d'un baptême, rappelle l'engagement pris par celui qui demande le baptême. En deuxième lieu, prendre sa croix, c'est se préparer à la souffrance qui viendra puisque nous suivons le Christ. La deuxième partie du commandement de Christ est indispensable, car elle équilibre la première. La souffrance n'est jamais une fin en soi. La crucifixion qui est fondée sur l'obéissance – *que ta volonté soit faite et non la mienne* – débouche sur la gloire de la résurrection. Le chrétien doit suivre son Seigneur en cela comme

en toute autre chose. Exalter un seul aspect hors contexte, c'est courir au désastre. La crucifixion est centrale mais, dans la vie de Jésus, elle n'a duré que trois heures. L'obéissance, en revanche, est éternelle, comme la gloire de la résurrection, qui nous sera révélée lorsque les souffrances du temps présent seront passées (Rm 8:18).

II. La résurrection

Il n'y a pas de meilleur point de départ pour une réflexion sur la résurrection que la mise en garde que Paul adresse à l'Eglise de Corinthe (1 Co 15:17), dans laquelle il associe la résurrection du Christ à celle des croyants.

A nous qui n'avons eu part ni à l'incarnation, ni à la transfiguration, ni à la mort expiatoire du Christ, et qui ne partagerons que bien peu son ascension, Paul affirme que *nous aurons part à la résurrection* tout autant qu'elle a été présente dans la vie humaine de Jésus. Paul ne dit pas que notre résurrection se passera de la même manière que celle de Christ, ou que notre mort risque de ressembler à la sienne. Lorsqu'il parle de la résurrection, dans ce passage et en 1 Thessaloniciens 4 et 5, il explique plutôt en quoi notre résurrection sera *différente* de la sienne. Cependant, quelles que soient les différences, le principe reste le même. Comme Jésus, nous vaincrons la mort et nous partagerons avec lui la vie éternelle de Dieu.

A) La résurrection et la foi

La première chose à avoir à l'esprit est l'importance de la résurrection pour la *foi*. Il ne faut pas se laisser prendre au piège de penser qu'en elle-même, la résurrection peut produire la foi en nous. Jésus a repris Thomas qui a réclamé une preuve de la résurrection, et ceux qui en demandent de nos jours seront certainement déçus. La foi ne naît pas des miracles, aussi merveilleux soient-ils, mais de l'écoute de la Parole. C'est pourquoi, avant la mort de Jésus, les disciples avaient déjà une ébauche de foi (cf. Mt 16:16), mais celle-ci ne s'est pas pleinement épanouie, même après la résurrection (cf. Ac 1:6-7). La résurrection ne suscite pas

plus la foi que son absence ne la détruit. Aujourd'hui, certains confessent la foi en Christ tout en trouvant impossible de croire à la résurrection; pour nous qui y croyons fermement, une telle profession de foi est inacceptable, mais notre rejet ne concerne pas le mot «foi». La Bible ne dit pas que sans la résurrection la foi est impossible, mais qu'elle est *vaine*, c'est-à-dire vide et sans contenu.

Le texte précise pourquoi de façon explicite. Il ne s'agit pas, d'abord, de mort, bien qu'il en soit question aussi, mais de péché. Sans la résurrection, nous sommes encore dans nos péchés, ce qui signifie que l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ n'est pas complète sans la résurrection. Cela met en question le point de vue protestant classique selon lequel les paroles de Jésus sur la croix («Tout est accompli!») signifient souvent qu'à partir de ce moment-là l'œuvre de rédemption, de réconciliation est accomplie. Combien de fois la *theologia crucis* n'a-t-elle pas tellement retenu l'attention que la *theologia gloriae* s'en est trouvée sacrifiée, alors que les deux sont les deux faces d'une seule et même médaille? Ce n'est pas abaisser la croix de dire que le sacrifice de Jésus aurait été vain si Christ n'était pas ressuscité des morts, s'il n'avait pas démontré avec puissance qu'il n'avait pas seulement payé le prix du péché, mais qu'il avait également vaincu celui-ci!

En s'exprimant ainsi on risque soit de dire une évidence, soit de nier un aspect de l'œuvre rédemptrice du Christ sur la croix. Ces dangers sont réels, et il faut les éviter si on veut présenter un tableau équilibré. Il ne faudrait pourtant pas permettre que la résurrection passe au deuxième plan, comme s'il s'agissait d'un événement d'importance secondaire. La souffrance et la mort de Jésus-Christ n'étaient pas des fins en elles-mêmes; elles ont ouvert le chemin à la victoire sur le pouvoir du péché et vers la vie nouvelle dans l'amour éternel de Dieu. Le message chrétien est celui de l'espoir dans la vie au travers de la mort, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, tout en accordant aux autres aspects de l'œuvre du Christ la place qui leur revient. Sans la résurrection, notre foi serait vaine puisqu'il ne nous resterait aucun espoir, rien qui puisse favoriser l'épanouissement, dans la confiance et l'obéissance, de notre vie présente. En tant qu'êtres humains, nous avons un besoin désespéré d'être délivrés du péché: y a-t-il rien de

plus tragique que d'avoir mis sa foi en quelqu'un qui a fait une promesse, mais qui n'a pas été capable de la tenir?

La résurrection de Jésus-Christ abolit le pouvoir du péché et de la mort comme rien d'autre ne pourrait le faire, et c'est à juste titre qu'elle tient la place d'honneur dans notre adoration et dans notre prédication. Pourtant, en effaçant les effets du péché, la résurrection n'élimine pas automatiquement toute trace de souffrance. Lorsque Jésus est apparu à Thomas, il lui a demandé de toucher ses mains et son côté, là où les marques des plaies étaient encore visibles. Nous n'avons pas à suivre certaines expressions de piété macabre pour laquelle les plaies de Christ seraient encore ouvertes et le resteraient pour l'éternité, telles des fontaines d'où s'écoulerait le sang qui lave les péchés des hommes. C'est contre une telle déformation que Calvin s'élève dans son commentaire de Luc 24:13-35. C'est avec raison qu'il soutient que les hommes en route vers Emmaüs auraient vite reconnu Jésus s'il avait porté encore les marques de sa Passion. Pour Calvin, le fait qu'ils ne l'ont pas reconnu indique clairement que les marques n'étaient plus là!

Il est dangereux de tirer argument d'un silence et Calvin, voulant à tout prix éviter cette erreur, est sans doute allé un peu trop loin. Les marques des blessures du Christ n'ont pas en elles-mêmes la moindre signification pour le salut, mais elles sont importantes pour ce qu'elles nous disent de la souffrance de Jésus. C'est en portant sur nos corps les marques du Seigneur Jésus que nous goûtons les prémisses du Royaume (2 Co 4:10). Par là, Paul ne signifie en aucune manière que nous contribuons à notre propre salut, car cela serait en contradiction avec tout son message évangélique. Il veut seulement dire que la souffrance fait partie de notre *gloire*, qu'elle est l'un des priviléges que nous confère la communion avec Jésus. De nos jours, nous sommes en sérieux danger de prêcher un Evangile de la facilité et du confort, pour lequel la résurrection assurerait une délivrance automatique de toute souffrance. Cela peut être vrai au plan eschatologique, en ce sens que lorsque nous ressusciterons, toutes nos douleurs disparaîtront. Il faut, cependant, affirmer avec insistance que cela ne l'est pas en ce qui concerne la relation entre le Christ ressuscité et nous, qui continuons à œuvrer en tant qu'Eglise militante. Nous

avons encore des souffrances à endurer jusqu'à ce que la vie du Christ soit répandue au loin dans le monde. En ressuscitant, Christ n'a pas effacé tout souvenir de ses souffrances; il nous les a plutôt présentées comme un exemple à suivre en poursuivant notre œuvre de diffusion de l'Evangile.

Dans le Nouveau Testament, la résurrection de Jésus est présentée comme le début d'une période intermédiaire qui s'est achevée quarante jours plus tard, à son ascension. Le symbolisme des quarante jours est réel pour ceux qui connaissent les Ecritures, mais l'important n'est pas là. Il nous importe plutôt de remarquer que cette étape intermédiaire de la vie du Christ, entre la terre et le ciel, n'a pas de parallèle dans notre vie à nous. Lorsque Jésus reviendra à la fin des temps, nous est-il dit, les morts ressusciteront les premiers et ceux qui sont encore en vie le rejoindront dans les airs. En termes théologiques, la résurrection et l'ascension seront pour nous, à la différence de Jésus, un seul événement. Pourquoi pas?

B) Les apparitions du ressuscité

Considérons maintenant ce qui s'est passé au cours des quarante jours qui ont séparé les deux événements. En premier lieu, il y a l'*apparition* de Jésus à ses disciples. Les récits des évangiles ont souvent été écartés pour la simple raison que Jésus s'est montré uniquement à des croyants, et pas à ceux qui étaient extérieurs à son propre cercle; le cas de Thomas, pourtant, suggère que les associés de Jésus n'étaient pas tous prêts à «avaler» une pareille histoire sans examen critique. On peut penser que Marie-Madeleine était dans une sorte d'état hystérique dans le jardin, mais quand bien même il en aurait été ainsi, rien ne permet d'imaginer que celui-ci pouvait se communiquer à d'autres – surtout pendant une période de quarante jours! Si Jésus s'était montré seulement une fois à une seule personne, ou exactement de la même manière à deux ou trois personnes, un certain scepticisme serait justifié. Mais le nombre et la variété de ses apparitions après sa résurrection rendent peu probable, pour le moins, une hallucination collective! A noter également l'équilibre entre le divin et l'humain dans la personne du Christ ressuscité.

Apparaissant et disparaissant selon sa volonté, Jésus a signifié que sa résurrection n'était pas du même genre que celle de Lazare et, en même temps, il a mangé et on pouvait le toucher, ce qui interdit de soutenir que ce n'était qu'un mirage. Les théories avancées pour expliquer la résurrection ne tiennent aucunement compte de l'ensemble des preuves.

En deuxième lieu, il faut tenir compte de l'enseignement de Jésus après sa résurrection. Pour une raison incertaine, nous avons peu l'habitude de l'étudier de près, alors que ce qu'il a enseigné à ce moment-là est très important puisqu'il s'agit du fondement de l'Eglise. Il y a, d'abord, la rencontre sur la route d'Emmaüs, racontée en Luc 24. Jésus explique aux deux disciples les Ecritures selon l'herméneutique christologique qu'il avait déjà utilisée au cours de son ministère terrestre (Jn 5:39). Il termine son exposé de la Parole en répétant le dernier repas (la sainte Cène), au cours duquel ils le reconnaissent, paradigme (modèle) du rapport entre Parole et sacrement que l'Eglise a été chargée de maintenir.

Pendant ses quarante jours sur terre, Jésus contredit les spéculations sur la nature du Royaume de Dieu. Les disciples avaient entendu à maintes reprises que le Royaume n'était pas de ce monde, mais à la suite d'un événement aussi inattendu que la résurrection, il est compréhensible que certains aient pensé que les mises en garde d'alors n'avaient plus de raison d'être. Pourtant Jésus réitère son enseignement à ce sujet avec encore plus de vigueur, et il leur rappelle que l'accomplissement de toutes choses reste un mystère, sauf pour le Père (Ac 1:7). Au lieu de promettre une parousie immédiate, Jésus donne à ses disciples des commandements spécifiques qui, comme nous le voyons, sont au cœur même de la mission de l'Eglise. Ces commandements, énoncés en Mt 28:19-20, ont souvent été rejetés comme inauthentiques par des savants, pour la simple raison que leur enseignement est trop élaboré, spécialement sur la Trinité, pour les débuts du ministère de l'Eglise.

En réponse à cela, il convient de souligner que le commandement de Jésus de prêcher et de baptiser remonte à son ministère d'avant la résurrection. La différence tient à ce que le contenu du

message est désormais beaucoup plus profond, puisque au message de pardon, s'ajoute une promesse de délivrance. Cette profondeur accrue apparaît dans la pratique du baptême. L'utilisation du nom des trois personnes de la Trinité peut sembler trop précoce dans l'histoire de l'Eglise, mais nous savons que la doctrine de la Trinité, qui a été formulée par la suite, a son origine dans la pratique du baptême et qu'elle ne lui a pas été imposée. D'où viendrait, d'ailleurs, la pratique de baptiser au nom des trois personnes de la Trinité, sinon de Jésus lui-même? Ceux qui soutiennent que la Trinité est un concept philosophique compliqué emprunté au néoplatonisme n'ont pas suffisamment réfléchi à ce phénomène. Ils n'ont pas non plus tenu compte de certains témoignages qui se trouvent dans les Actes – par exemple en 8:15-17 –, où il est précisé que le baptême au nom de Jésus seul n'est pas suffisant.

Au total, l'enseignement de Jésus après sa résurrection se présente comme une répétition et une confirmation de ce qu'il avait dit auparavant, et non comme une nouveauté due à un changement de circonstances. Cela ne fait que renforcer notre conviction que sa mort et sa résurrection ne sont pas arrivées par hasard et qu'elles n'étaient pas inconnues de lui avant de se produire. Au contraire, elles apparaissent comme l'accomplissement logique de la dynamique de son enseignement. Tel est le point de vue des évangiles, bien que ceux-ci puissent être accusés de trop insister sur la résurrection. Mais puisque la structure fondamentale du témoignage est restée la même, on peut le voir autrement. Il y a une continuité solide et solidement fondée entre «l'avant» et «l'après», ce qui signifie simplement que tout a été programmé dès le commencement.

Il est vital pour les chrétiens, aujourd'hui, de sauver la résurrection de l'oubli théologique dont elle souffre et de lui rendre sa place centrale dans leur vie et leur témoignage. Trop souvent, nous nous arrêtons aux éléments extérieurs de l'événement et nous négligeons sa signification profonde. Que Dieu nous accorde de la sagesse de redonner à cet aspect de la vérité sa juste place, afin que, avec l'Eglise universelle, nous puissions retrouver la joie et l'émerveillement qu'ont connus les disciples lors du premier dimanche de Pâques.

Abonnements 1998

1° - FRANCE

Prix normal: 175 F; solidarité: 250 F

Pasteurs et étudiants: 85 F

Etudiants en théologie: 60F. Deux ans: 100F

C.C.P.: Marseille 7370 39 U.

2° - ÉTRANGER

BELGIQUE: M. le pasteur Paulo MENDÈS, place A. Bastien, 2 7011 Ghlin-Mons

Compte courant postal: 034.0123245-20

Abonnement: 1 000 FB, solidarité: 1 600 FB

Pasteurs et étudiants: 600 FB.

ESPAGNE: M. Felipe CARMONA, Sant Pere més alt, 4: 1° 1a, 08003 Barcelone.

Cuenta corriente postal N° 3.593.250 Barcelona.

Abono Anual: 2 500 Pesetas.

Para pastores y responsables: 1 300 Pesetas.

PAYS-BAS: M. J.D. JANSE, Hofstraat 55, 7311 KR Apeldoorn

Abonnements: Florins 60, solidarité 80 Fl.

Etudiants: 30 Fl.

SUISSE La Revue réformée, rue du Bugnon, 43, 1020 Renens.

CCP: 10-4488-4.

Abonnements: 42 CHF, solidarité: 62 CHF

Etudiants: 25 CHF.

AUTRES PAYS:

- Règlements en FF, sur une banque en France : tarifs français + 30F.
- Autre mode de règlement (à cause des frais divers) : tarifs français + 70 F

Envoi "par avion": supplément aux tarifs ci-dessus, 40 FF ou 10 CHF.

Prix du fascicule: 40 FF pour l'année en cours et l'année précédente
50 FF pour les numéro double de l'année en cours et de l'année précédente
20 FF pour les années précédentes

3° - INTERNET

La revue réformée peut être consultée sur Internet

W.W.W. csifr.cle.fr/mintro.htm



SOLI DEO GLORIA